



LES FEMMES AU PANTHÉON,

« ça commence aujourd'hui... »

JEUDI 16 MAI 2013

*Travaux d'élèves
ayant réfléchi sur le thème,
dont le résultat a été visionné,
mis en voix et dont la trace
a été imprimée dans ce recueil.*

*Projet réalisé
dans le cadre du partenariat
avec le Panthéon.*

Lycée Henri IV

« Les femmes au Panthéon, ça commence aujourd'hui »



*« C'est à l'échelle mondiale qu'il faut désormais inventer de nouveaux concepts mobilisateurs, pour parvenir à cet idéal :
l'égalité en dignité et en droit de tous les êtres humains. »*

Françoise Héritier

Ce travail commencé en octobre 2012, achevé le jeudi 16 mai 2013 est le résultat d'une recherche et d'une réflexion.

Les programmes scolaires, surtout en histoire, *« placent au cœur des problématiques les femmes et les hommes qui constituent les sociétés et y agissent ».*

L'égalité en dignité et en droit de tous les êtres humains en est à la fois le corollaire et un sujet majeur de réflexion et de connaissances.

Il y a 72 « Grands Hommes » honorés par la Patrie au Panthéon dont une seule est une femme.

Il a donc été proposé à des enseignants de faire travailler leurs élèves sur des femmes ayant accompli des actions, mis en œuvre des idées à caractère universel pour le bien de l'humanité : un travail pluridisciplinaire liant connaissance et sensibilité au travers des ressources du Monument ; qui met aussi les jeunes gens en situation de création dans une démarche d'appropriation active de ce lieu de mémoire et de célébration.

Cette initiative, née du partenariat entre le Panthéon et le Lycée Henri-IV, s'inscrit dans le cadre de la convention entre le Centre des Monuments Nationaux et le Rectorat de Paris.

MODALITÉS :

Les travaux des élèves (panneaux et films) ont été projetés sur les murs de la crypte puis sur l'écran de la salle de conférences du Lycée Henri-IV où ils ont pu développer les arguments de leurs propositions. Des textes ont été mis en voix, une pièce de théâtre a été jouée.

Françoise Dasi, professeur-documentaliste, initiatrice et coordonnatrice du projet, professeur-relais au Panthéon en étroite collaboration avec Mme Joséphine Marino, responsable de l'action éducativ au Panthéon.

Élèves Participants :

Noms de tous les élèves :

Paloma RODRIGUEZ - Charlotte VIGNES - Jisu KIM - Marie-Hortense PROUST - Emna SAADA - Chelsey FERREIRA - Jeanne CHELSY NÉGRIER - Marc DUARTE - Abel CAPITANT Eric LI - Antoine DEBRAY - Maximilien Claude - Jean WALLARD - Victoire LORIAU - Léa ENTHOVEN - Matteo DERHY - Antoine CHABOLLE - Aliya LACHKAR - Luc ZHU - Philippe BAY - Auguste CHOUARD - Thomas ABOUR - Irène CHIRIAC - Laurence CLASTRE - Caroline LAZAUCHE - Carla FRANZONI - Lisa CALISTI - Marie AUVIGNE - Adèle DARDE - Baptiste ZACHARIE - Octave CORSALETTI - Svevo BANDELIER - Alice RULLIER - MAUGUE - Agathe SUSSAN - Lydia AKCHICHE - Lou BRASSEUR - Justine BIGEL - Fanja RAZAFINDRAKOTO - Elie KREMER - Martin BESANÇON - Marguerite LACROIX-NAMIAS - Adèle L'HELGOUACH - Gabrielle JOUVE - Solal ROBINNE - Amélie VINÇON - Julie AKL-RUELLE - Coline BIRETTE - Valentine ROY - Ana ROBBA - Sybel AKYEL - Clara ZEMMAN - Mélodie THONGPHANH - Marthe PENNOHAT - Solène HAMOUDA - Maïmouna COULIBALY - Pénélope ÉLEONORE - Aleix Guijarro Pineda - Paul BELLOC - Louis GUERIN - Clara ROSSI - Clara CHAPUS - Sade CHETATA - Lena HARTMANN - Valentine FAGUERET - Valentine BILLOUD - Laure GAUDIN - Bernard CAMILLE - Margaux GRELLIER - Naomi KASTLER - Yannis SOMMERA - Mathys SITCHARN - Stanley EUPRPHRASIE - Diane BALTIDE - Fiona GUAYROSO - Naomi DESFONTAINES - Aurélie GUEYE - Candice LUISSINT - Océane BORDEY - Samy GERARD - Edouard Mattieu Joan CHARPENTIER - Clément BOUSSOU - Juliette BERTHOLY - Sarah BUSSCHAERT - Dina JOORY - Alice PERNOT - Inès PRUSNIERE - Myriam HOSNI - Valentine SAS - Layla LEVY - Clotilde BEOUTIS - Mazarine YEREMIAN - Lilas IMBAUD - Louise ROUTIER - Manon IGNASZEWSKI - Sarah KAJIOU - Sacha SEKSIK - Eric LIEU - Ines MULTRIER - Loren PELLETIER DE CHAMBURE - Lauren - Nathan KAROUBI - Yacine BECHICHI - Pablo COTTEN - Louison MAZEAUD - Philibert STERLIN - Anne-Claire RICHIER - Guillaume CHAZELLE - Julie BLAYE - Fanny YAHOUB - Elise FOURNEL - Enola COLORADO - Solène AUZIMOUR - Hannah BALME - Shan GREMION - Sarah EBERL - Anne BURKARD - Lamia LAMRANI Nicolas SZENDE - Solène AUZIMOUR - Tristan MALLEVILLE - Linnah BONNEVILLE.

A celles que l'on oublie...

Au clair jour que voici, marchant dans Paris,
J'entends sonner en écho l'éternel sanglot,
De ces femmes héroïnes qui sans dire mot,
Des paragraphes de notre Histoire ont écrit.

Solitude funeste de ces âmes en sursis,
Veillant sur le mont où Geneviève son sceau,
Dévoila, baignant d'un efféminé halo,
La terre qui n'enclot que de mâles débris.

Sous d'ignares dalles les généraux s'empilent,
Mais devant elles la mémoire se défile,
On a beau voir leur absence rien n'a varié.

Oh ! Panthéon qui les grands hommes engouffre
Enclin seras-tu à d'elles, qui de l'oubli souffrent
Ôter les épines et en tresser des lauriers ?

*Vous avez sans doute trouvé les femmes cachées
dans cette ballade dédiée aux femmes inconnues :*

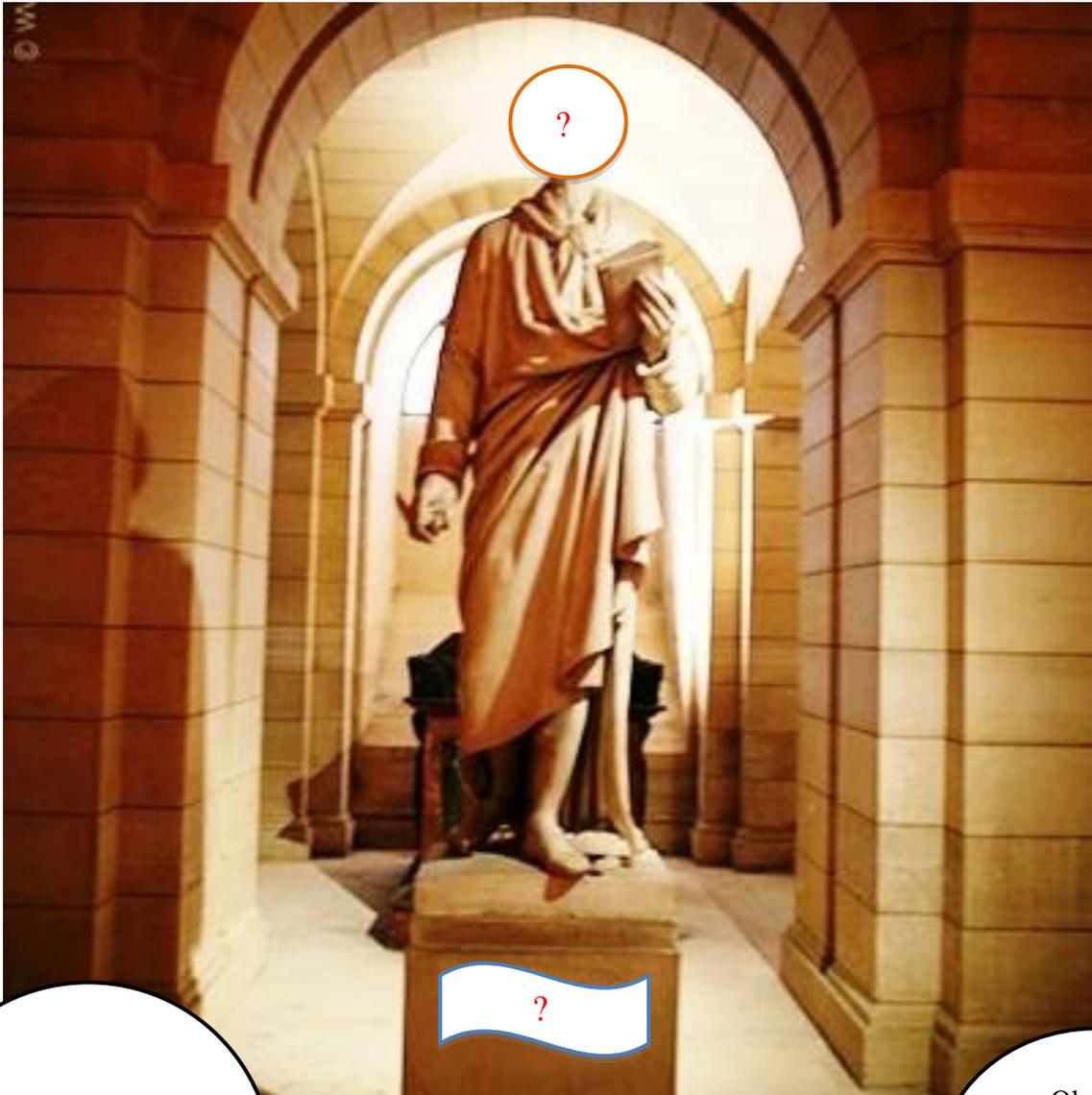
Hubertine Auclert, Marthe Simard, Colette, George Sand, Solitude,
Simone Weil, Sainte Geneviève, Louis Labbé, Paulette Nardal,
Simone de Beauvoir, Marguerite de Navarre, Rosalin de Franklin,
Louise d'Epinaÿ.

◆ **Claire Lejeune**, étudiante en L1 PSL, Henri IV

Une femme au Panthéon

« Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question. »

O. de G.



Simone
de Beauvoir ?

George
Sand ?

Louise Labé ?

Louise Michel ?

Olympe
de Gouges ?

« Les femmes au Panthéon, ça commence aujourd'hui »

Nous avons été accueillis par M. Monnet, administrateur du Panthéon et Mme Marino, responsable de l'action éducative.



Les professeurs

Lycée Jardin d'essai (Les Abymes, Guadeloupe)

M^{me} Sitcharn, professeure d'Histoire-géographie

Sandra Naigre, professeure de Lettres Modernes

Sedyne Passape, professeure d'Anglais

Collège Guillaume Budé, (Paris, 19^e)

M. Boudi, professeur de Lettres.

Lycée Lavoisier (Paris)

M^{me} Magne, professeure d'Histoire-géographie

M^{me} Zani Professeure de Lettres

Lycée Henri IV (Paris), avec M. Corre, proviseur.

M^{me} Dasi, professeure-documentaliste, sur l'ensemble du projet.

M^{me} Leloup, élèves de 2^e1 et 2^e6 ; professeur de Lettres.

M^{me} Randon, élèves de 5^e5 et 2^e7, professeur de Lettres.

M^{me} Patriarche, élèves de Terminale ES, professeur de philosophie.

M^{me} Claude Castaing, professeure-documentaliste.

M. Mathieu Wacogne, aide-documentaliste, réalisation documents diverses.

M. Laurent Petit, aide technique et mise en ligne des travaux.

M. Matila Malliarakis, comédien, élèves de L1 PSL Henri-IV.

Les élèves :

Collège Guillaume Budé : Alice Marceau - Heloïse Boursier - François Jiang

Elèves du Lycée Lavoisier, en seconde d'exploration : Laurence CLASTRE - Caroline LAZAUCHE - Carla FRANZONI - Lisa CALISTI - Marie AUVIGNE Adèle DARDE - Baptiste ZACHARIE - Octave CORSALETTI - Svevo BANDELIER- Alice RULLIER-MAUGUE - Agathe SUSSAN - Lydia AKCHICHE

Lou BRASSEUR - Justine BIGEL - Fanja RAZAFINDRAKOTO - Elie KREMER - Martin BESANÇON - Marguerite LACROIX-NAMIAS - Adèle L'HELGOUACH - Gabrielle JOUVE - Solal ROBINNE - Amélie VINÇON - Julie AKL-RUELLE - Coline BIRETTE - Valentine ROY - Ana ROBBA - Sybel AKYEL - Clara ZEMMAN - Mélodie THONGPHANH - Marthe PENNOHAT - Solène HAMOUDA - Maïmouna COULIBALY - Pénélope ÉLEONORE - Aleix GUIJARRO PINEDA - Paul BELLOC - Louis GUERIN - Clara ROSSI - Clara CHAPUS - Sade CHETATA - Lena HARTMANN - Valentine FAGUERET - Valentine BILLOUD - Laure GAUDIN.

Elèves Jardin d'Essai 2nde : Bernard CAMILLE - Margaux GRELLIER - Naomi KASTLER - Yannis SOMMERA - Mathys SITCHARN - Eurphasia STANL - Diane BALTIDE - Fiona GUAYROSO - Naomi DESFONTAINES - Aurélie GUEYE - Candice LUISSINT - Océane BORDEY - Samy GERARD - Mattieu EDOUARD - Joan CHARPENTIER.

Lycée Henri-IV : 5^{ème} Charlotte VIGNES, Jisu KIM, Marie-Hortense PROUST, Emna SAADNA, Chelsy FERREIRA, Jeanne NEGRIER, Marc DUARTE, Abel CAPITANT, Eric LI, Antoine DEBRAY, Maximilien CLAUDE, Jean WALLARD, Victoire LORIAU, Léa ENTHOVEN, Matteo DERHY, Antoine CHABOLLE, Paloma RODRIGUEZ, Aliya LACHKAR, Luc ZHU, Philippe BAY, Auguste CHOUARD, Thomas ABOUT, Irène CHIRIAC.
Ls4 : - Juliette BERTHOLY - Sarah BUSSCHAERT - Dina JOORY - Alice PERNOT - Inès PRUSNIÈRE - Myriam HOSNI.

TLES : Valentin SAS - Layla LEVY.

2^e 1 : Clotilde BÉOUTIS - Mazarine YÉRÉMIAN - Lilas IMBAUD - Louise ROUTIER - Manon IGNASZEWSKI - Sarah KAJIOU - Sacha SEKSIK - Éic LIEU - Ines PELLETIER DE CHAMBURE - Lauren - Nathan KAROUBI - Yacine BECHICHI - Pablo OTEN - Louison MAZEAUD - Philibert STERLIN - Anne-Claire RICHIER - Guillaume CHAZELLE - Julie BLAYE - Fanny YAHOUB.

2^e 7 : Elise FURNEL - Enola COLORADO - Solène AUZIMOUR. - Hannah BALME - Shan GREMION - Sarah EBERL - Anne BURKARD - Lamia LAMRANI - Nicolas SZENDE - Solène AUZIMOUR - Tristan MALLEVILLE - Linnah BONNEVILLE.



Les voix de jeunes élèves pour dire les noms des femmes dignes d'entrer au Panthéon :

Les élèves de 5^{ème} 5, de M^{me} Randon professeur de Lettres), assistée de M^{me} Gourand (professeur d'anglais CPGE), avec l'aide de M^{me} Chevalier, documentaliste du C.D.I du collège Henri-IV :

Rodriguez Paloma - Vignes Charlotte - Kim Jisu - Proust Marie-Hortense - Saadna - Emna Ferreira - Chelsy Négrier - Jeanne - Duarte Marc – Capitant Abel - Li Eric - Debray Antoine - Claude Maximilien - Wallard Jean - Victoire Loriau - Enthoven Léa - Derhy Matteo - Chabolle Antoine - Lachkar Aliya - Zhu Luc - Bay Philippe - Chouard Auguste - About Thomas - Chiriac Irène.

Hubertine Auclair, Lucie Aubrac, Olympe de Gouge, Germaine Tillon, Colette, Rosalynd Franklin, Irène Joliot-Curie, Christine de Pisan, Simone De Beauvoir, Berthe Morisot, Paulette Nardal, Marie Guillot, Charlotte Delbeau, Violette Lecoq, Cécile Brunwich, Sainte-Gen eviève, Georges Sand, Solitude, Colette, Mme de Sévigné, Louise Michel, Marthe Simard, Julie d'Aubier, Julie Daubié, Marguerite de Navarre.

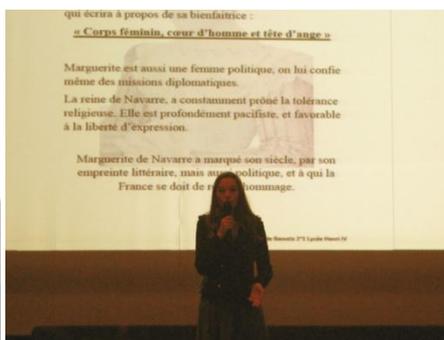
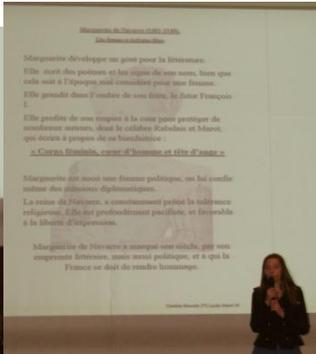




La présentation des travaux au Lycée Henri-IV



Trois élèves « animateurs » ont présenté les travaux, y compris les leurs.



**Dans la crypte du Panthéon :
M^{me} Vainqueur, députée de Guadeloupe**



Qu'est-ce qu'une femme ?

« Aux grands hommes,
la patrie reconnaissante. »

*AVEZ-VOUS déjà franchi les portes du Panthéon ?
Déjà descendu les marches de ses cryptes sombres
et froides ? Avez-vous parcouru les couloirs de
pierre longeant les tombeaux de tous ces grands
penseurs révolutionnaires, bâtisseurs de l'Histoire
de France ? L'architecture imposante, le décor
majestueux, l'atmosphère qui incite au respect,
tout y est. Tout y est ; vraiment ? Dans ce lieu de
culte et d'hommage aux grands hommes, la patrie
n'a omis qu'une chose : les femmes. Car l'Homme,
c'est aussi les femmes.*

Vieux de plus de deux cents ans, le Panthéon était à l'origine un lieu de culte catholique. Ce n'est qu'après la Révolution française et plus particulièrement après la mort de Mirabeau, que l'on songe à en faire la nécropole qu'on connaît aujourd'hui. Sous ses grandes voûtes reposent soixante et onze personnalités ayant marqué la France par leur art, leur bravoure ou leurs découvertes. Soixante-neuf hommes, pour seulement deux femmes dont l'une d'elles, Sophie Berthelot, n'est entrée qu'au titre d'épouse du chimiste Marcellin Berthelot ; comme si la femme n'était finalement réductible qu'à son statut d'épouse, relative à celui de l'homme. Seule Marie Curie a été admise pour la qualité de ses travaux en tant que femme et, non « femme de ». Symbole de la longue marche vers la République, le Panthéon répond à ce projet politique et participe à son historiographie. Oublier les femmes c'est minimiser, voire anéantir leur rôle dans la construction de la République, chemin tortueux de l'égalité. Une telle méconnaissance du rôle de la femme dans l'histoire de la patrie nous amène à nous questionner sur son statut et sa nature — à compter qu'elle en ait une. En effet, l'absence de femmes dans un lieu qui regroupe les personnalités influentes et constitutives de notre société soulève d'importants problèmes.

Peut-on en déduire que seuls les hommes possèdent les capacités nécessaires à faire avancer les sciences et la culture, ou bien cette négligence n'est-elle due qu'à une simple construction sociale qui, au fil de l'histoire, a engendré la dévaluation de la gent féminine ? Peut-on parler d'une pensée sexuée ? De là, un langage sexué ?

Le nom commun « Femme » provient du latin *femina* qui signifie « femme », « épouse » et « femelle » — soit trois définitions différentes d'un même mot. Tandis que l'homme se différencie du mari, la femme, elle, est à la fois épouse de l'homme et être humain de sexe féminin. La langue véhicule une idée préconstruite de la femme comme dépendante et relative à l'homme par essence. Nous pouvons dès lors nous questionner sur la valeur et la légitimité d'une hypothétique valence différentielle — c'est-à-dire quand, dans un couple de deux termes, se surajoute un segment de valeur qui valorise l'un et minore l'autre. L'anthropologue Françoise Héritier établit le concept d'une valence différentielle des sexes pour désigner la place différente occupée par les deux sexes sur une échelle des valeurs et qui, selon elle, trouve son origine dans la volonté qu'ont les hommes de reprendre aux femmes leur contrôle sur la reproduction. Cette notion ajoute à la distinction purement biologique du masculin et du féminin — distinction descriptive — un jugement de valeur — soit une séparation prescrite — qui minore la valeur de la femme tout et en majorant celle de l'homme. Si nous ne pouvons nier des différences physiques et organiques, existe-t-il vraiment des différences psychiques assignées par nature à la femme ? Une essence de la femme est-elle concevable ? En tant que composante de l'Humanité, elle ne peut se penser sans une réflexion préalable sur l'humain en général. La définition de la féminité renvoie au caractère de ce qui est féminin, c'est à dire propre à la femme. Une femme a donc des caractéristiques liées à son genre. Mais sur quelle valeur se base cette

définition ? Car s'il existe des valeurs socialement attribuées à la femme — la fragilité, la coquetterie ou encore la tendresse — il n'est pas dit qu'elles lui soient naturelles. Il est donc nécessaire de différencier une féminité biologique, purement physiologique, et une féminité sociale, liée à des caractéristiques stéréotypées de la femme.

Le problème est donc de savoir si la femme est déterminée biologiquement par une nature dite féminine ou si les différences entre les hommes et les femmes sont des conséquences des phénomènes sociaux qui lui assignent une féminité prédéterminée.



« Femme » est le nom donné à tout individu féminin de l'espèce « homo sapiens ». Elle est opposée à l'homme tout d'abord par son sexe et ses caractères phénotypiques. Cette différence peut laisser penser que la femme a une essence propre fixée par la nature, et séparée de celle de son sexe opposé. En outre, la tentative de la conceptualisation de la femme, découlant de la question à laquelle nous tentons de répondre, va vers une différenciation et non un rapprochement entre femme et homme. La question « Qu'est-ce qu'une femme ? » présuppose donc une recherche de qualités essentielles — pas uniquement physiques — qui lui sont propres et auxquelles elle doit répondre au mieux pour réaliser sa féminité. De plus, la femme étant un individu de sexe et nature déterminés, la question de la valence entre homme et femme au sein de l'espèce humaine se pose. Au cours de l'histoire, la société a toujours relégué le « deuxième sexe » à une position subordonnée. Les théoriciens naturalistes, les biologistes fixistes, et les philosophes substantialistes prônent souvent l'existence d'une essence intérieure à l'être féminin, essence qui serait de moindre valeur que celle de l'homme.

Tout d'abord, des différences purement organiques viennent mettre une barrière concrète — et qui semble infranchissable — entre l'homme et la femme d'un point de vue génétique. En effet, les deux sexes se différencient par leur génotype — ensemble des allèles, soit des séquences nucléotidiques particulières d'un gène, comme l'allèle « bleu » pour le gène « yeux ». La vingt-troisième paire de chromosomes d'une femme sera composée de deux chromosomes X, pendant que celle d'un homme possèdera un chromosome X et un chromosome Y. C'est cette vingt-troisième paire qui détermine le sexe du futur être humain. De même, une fois la puberté atteinte, elle va ordonner les libérations d'hormones nécessaires aux changements physiques. La puberté chez la femme démarre généralement entre 9 et 16 ans et dure habituellement trois ans. Une fois qu'elle entre dans cette période, plusieurs changements s'opèrent et de nouvelles caractéristiques physiques apparaissent grâce à la libération d'hormones féminines particulières — entre autres, oestrogènes et progestérones. D'ailleurs, ce n'est que quand ces métamorphoses ont lieu que nous cessons d'appeler un être du sexe féminin « fille » pour la désigner comme « femme ». Il faut savoir que, de tous les bouleversements, le début des menstruations est le critère usuel de puberté chez la femme, soit la mise en marche de l'appareil reproductif — ce qui va leur permettre d'endosser leur rôle de « mère ». Ainsi, la différenciation entre une fille et une femme vient du fait que la femme peut procréer. Dans ce cas, peut-on penser qu'on naît en tant que femme en devenir, et qu'on ne le devient qu'une fois la puberté atteinte ?

La définition de la femme se base donc sur une inégalité de composition biologique et essentielle différente de celle de l'homme. Les femmes sont les seules capables d'enfanter. Les différences physiques qui séparent les deux genres viennent, entre autres, du fait qu'elles doivent pouvoir accueillir le futur bébé au sein de leur organisme ; tandis que

l'homme, biologiquement parlant, ne peut pas répondre à cette fonction. De ce fait, le rôle de « mère de famille » qui s'occupe en priorité des enfants leur semble être attribué par une nature biologique. Nous pourrions donc penser que les femmes sont prédéterminées par ces caractères naturels. En outre, cette vision naturaliste est encore d'actualité, comme le montre la controverse sur la question du « mariage pour tous ». Depuis le lancement du projet de loi, un très grand nombre de manifestations ont eu lieu dans quelques-unes des plus grandes villes françaises – Paris, Nantes et Bordeaux en sont les principaux foyers. Les opposants à cette loi invoquent la définition naturaliste des hommes et des femmes : il ne peut avoir de couple de deux personnes du même sexe puisqu'une femme ne peut remplacer un homme et inversement. La religion s'oppose aussi fermement au projet de loi, car Dieu aurait créé l'homme et la femme comme deux êtres de la même espèce, mais sexuellement différents, destinés à s'unir. En somme, l'idée naturaliste est claire : chaque sexe possède un rôle déterminé dont il ne peut se séparer, un rôle qui lui est intérieur, intrinsèque, préfixé par la Nature ou par un Dieu qui serait créateur des êtres que l'on trouve dans la nature et de leurs essences. Cette intériorité nous renvoie à la notion d'essence qui désigne la nature profonde de quelque chose – dans le cas de notre étude, celle de la femme. La Nature aurait donc attribué une essence à la femme qui est, encore, définie par rapport à celle de l'homme dans une logique d'inégalité. Aristote, philosophe antique connu pour sa *Biologie*, établit une théorie sur la femme dans son *Traité sur les générations des animaux*. À la question « Qu'est-ce qu'une femme ? » Il répond qu'elle est tout simplement constituée de plus de matière que l'homme – donc moins d'âme. Il faut savoir que la définition de l'âme chez Aristote est assez éloignée de la conception que nous en avons aujourd'hui. Pour ce philosophe, l'âme est la forme ou l'essence de tout être vivant : elle n'est pas seulement un principe de vie,

mais un véritable principe déterminant, unie au corps et qui fixe les fonctions des différents êtres vivants. Par exemple, si un vivant peut se déplacer, c'est parce qu'il possède plus d'âme que celui qui ne le peut pas – une âme motrice. La femme privée d'une partie d'âme serait victime d'un manque de mouvement que l'homme est censé combler – notamment par l'acte reproductif : l'âme est transmise au rejeton par l'homme, la femme ne transmettant que la matière. De plus, le philosophe insiste sur le fait que les qualités féminines sont essentielles et non pas accidentelles – soit des qualités qui peuvent ne pas appartenir à l'objet d'étude, ou alors être modifiées, ou bien disparaître dans le temps. La femme doit donc répondre à toutes ces qualités et se subordonner aux valeurs qui lui sont attribuées pour réaliser au mieux son essence, soit la rendre la plus parfaite possible. Parallèlement, la femme est appelée à répondre à certains caractères masculins pour pouvoir les conférer à l'embryon – comme la taille : être grand symbolise la force, notamment dans le champ de bataille. Il y a donc une grande contradiction dans cette thèse substantialiste : la femme se doit d'être séparée et subordonnée à l'homme, mais les femmes auxquelles les hommes s'unissent doivent posséder préférentiellement des qualités masculines pour que le rejeton en soit bénéficiaire. D'une part, une différence féroce, d'une autre, des similitudes requises. La femme peut bien aspirer à se hausser dans la hiérarchie, mais les inégalités persistent à cause du statut essentiel dont elle ne peut sortir.

Or ces différences sont à relativiser. Tout d'abord, pouvons-nous vraiment parler de valence biologique ? Il y a, certes, une distinction de sexe, mais celle-ci ne présuppose pas une hiérarchie du fait qu'homme et femme appartiennent à une seule et même espèce. Les femmes sont des sujets individués, tout comme les hommes. Elles possèdent les mêmes caractéristiques biologiques qui définissent l'espèce humaine

– même si certains caractères se développent différemment. De plus, comment établir qu'une femme soit faite de plus de matière que l'homme ? La science ne peut le prouver. Les deux sexes étant constitués d'un corps équivalent grâce à un même schéma de l'organisme – mis à part le système reproductif. Quant à l'esprit, il est invisible. Comment le quantifier ? Le juger ? L'idée que les femmes seraient privées d'une partie d'âme reflète la discrimination intellectuelle dont elles ont été victimes tout au long de l'histoire. Discrimination contre laquelle de fortes luttes sont engagées. En somme, la conceptualisation de la femme en tant qu'être subordonné ne peut-être issue de la biologie seule. La nature n'instaurant qu'une différence sexuelle, il doit avoir un autre acteur qui définit ce qu'est une femme et qui la détermine par une valence négative.



Il est impossible de penser le féminin sans réfléchir à l'humain en général. La femme est une composante de l'humain au même titre que l'homme. Nous essayerons de montrer qu'il n'y a pas d'essence préfixée de la femme, mais seulement une condition biologique qui lui est propre. Entre autres, l'ensemble de son appareil reproducteur. Ainsi, la femme étant un être humain et n'ayant pas de nature prescrite la question de la valence entre les deux sexes n'aurait pas lieu d'être. S'il y a une différence de modulation entre le féminin et le masculin, ce sont des circonstances historiques, culturelles et sociales qui ont permis l'édification d'un jugement de valeur ; jugement auquel la femme est encore subordonnée malgré les efforts juridiques qui tendent vers une égalité des sexes. La femme en tant qu'être psychique, n'est pas déterminée par la nature, mais conditionnée par des phénomènes qu'elle rencontre et qui sont ancrés dans la société.

Les êtres humains sont des êtres naturellement différents, mais égaux, au sens

où ils sont tous pris dans les mêmes processus du vivant. Cependant, les phénomènes sociaux – soit le vécu en société – tendent à définir les individus ainsi que les rôles à jouer. Tout homo sapiens est pris dans un processus dynamique qui est celui de la reproduction et l'évolution de l'espèce, dit Darwin. C'est grâce à ce développement que l'« homo habilis » – soit « homme habile », l'une des premières espèces du genre Homo, qui réunit l'Homme moderne et les espèces apparentées – est devenu « homo sapiens » – « homme savant » en latin ou bien homme moderne. Chez l'homo habilis, il y avait un dimorphisme sexuel marqué, car les femelles étaient beaucoup plus petites que les mâles, et cette espèce d'Homo n'était pas encore apte à raisonner sagement. L'évolution a tendu à une homogénéisation entre les deux sexes et au développement de la pensée chez l'Homme, donc chez les femmes en pareille mesure. L'histoire a d'ailleurs connu des femmes brillantes. Marie Curie, dont on a parlé précédemment, n'est pas la seule : Ada Lovelace – Américaine travaillant sur la machine analytique Babbage, précurseur de l'ordinateur –, Rosalind Elsie Franklin – courageuse Londonienne ayant obtenu le prix Nobel de Chimie de 1967 –, et Émilie du Châtelet – ou celle qui s'habillait en homme pour pouvoir aller aux cafés écouter les savants au Siècle des Lumières, où l'enseignement supérieur était encore fermé au « beau sexe » ; traductrice de Newton – sont d'autres exemples de femmes ayant joué de rôles cruciaux dans l'histoire des sciences. Les femmes restent cependant minoritaires sur la scène intellectuelle – seules 44 femmes ont reçu un prix Nobel alors que 6 prix sont remis chaque année depuis 1901. En effet, comme nous avons pu le voir avec l'exemple d'Émilie du Châtelet, le domaine de l'éducation dite « supérieure » a longtemps été considéré comme inutile pour les femmes. Le « beau sexe » a été amené à taire son intellect à cause de règles sociales. Pendant que les hommes parlaient politique en fumant après le repas, la femme suivait à la perfection

son « Code mondain de la Jeune Fille » – ouvrage prescrivant les comportements à suivre dans toute situation à une fille « de bonne famille ». Nous voyons bien ici que c'est la société et non une hypothétique essence féminine qui est à la source d'une définition de la femme comme être inférieur à l'homme. Molière, dans *L'École des femmes*, met en scène un homme qui élève une jeune fille dans l'ignorance depuis son plus jeune âge afin d'en faire l'épouse parfaite. Cette pièce vise à dénoncer le stéréotype de la femme mécanique, sans intellect, idéal de l'épouse au XVIIIe siècle. Certains milieux sociaux radicaux possèdent encore cette représentation de la femme, celle d'un individu-objet à laquelle on ne demande rien de plus que d'engendrer – notamment des garçons. Rousseau, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* explique que, par la sortie de l'état de Nature et la création de la propriété privée, l'Homme a mis en place des rapports de force inégalitaires entre les hommes. Or nous pouvons remarquer que le titre du Second Discours de Rousseau parle d'« hommes » et non de femmes. Serait-ce parce que la définition de la femme est tellement stéréotypée que nous ne la considérons plus dans les « véritables » rapports de force ? En effet, Rousseau attribue la coquetterie des femmes et leur place au foyer – donc loin de toute politique – à la socialisation de l'espèce humaine. En outre, le « deuxième sexe » a subi des injustices historiques : les femmes ne pouvaient hériter du trône, elles étaient – et le sont encore dans certaines sociétés – condamnées à se marier jeunes pour enrichir leur famille. Parfois, avoir une fille était même vu comme une malédiction, et les nombreux féminicides ayant eu lieu dans l'histoire témoignent de la vision de faiblesse que les hommes ont des femmes. Tous ces phénomènes ont contribué à l'édification d'une définition clichée de la femme, définition dans laquelle elle s'est vue enfermée au cours du temps, assignée à des rôles ou des fonctions préfixées.

L'accès à différents domaines a également été barré aux femmes. Pendant longtemps, les hommes ont joué les rôles féminins au théâtre, leur présupposant une infériorité intellectuelle et physique. À moins que la vie de comédiens, condamnée par l'Église, ne leur soit interdite à cause de la trop grande liberté que pouvait offrir le théâtre : un mode de vie nomade en contradiction avec l'image d'une femme au foyer, servile et dévouée à un seul homme, et des conditions de vie parfois insalubres qui ne convenaient pas à la « délicatesse de la gent féminine ». Dans les églises, les femmes n'étaient pas autorisées à chanter de la musique religieuse, car elles étaient considérées comme inférieures ; on leur préférait des castrats. D'un point de vue théologique, on retrouve l'affirmation de l'infériorité de la femme par sa nature prédéfinie. Il y a une très grande inégalité entre les deux sexes dans les trois religions monothéistes, inégalité qui joue toujours en la faveur des hommes. La femme est toujours définie par rapport à lui. Thomas D'Aquin, philosophe et théologien, reprend les thèses substantialistes d'Aristote et les applique à la religion chrétienne : la femme est un être essentiel qui a été créé à partir de l'homme – formé avant elle – et, en conséquence, qui lui est subordonné. De plus, la religion chrétienne tend à donner une image stéréotypée de la femme : celle d'un être faible physiquement et intellectuellement – c'est bien Ève qui a cédé la première et a croqué la pomme, et non pas Adam – qui aurait strictement besoin de l'homme pour se protéger. D'ailleurs, la politesse élémentaire n'apprend-elle pas à l'homme à être au service de la femme dans le but de l'assister ? Ceci présuppose, encore et toujours, que le « deuxième sexe » est fragile et sensible, dépendant des mâles. La femme est aussi peinte de manière péjorative : c'est elle qui possède les atouts de la séduction qui perdent l'homme dans un univers de matérialité qui ne lui correspond pas. Ces inégalités sont visibles au niveau de la hiérarchie de l'Église catholique : les femmes ne peuvent accéder

aux postes de prêtre, d'évêque, ou bien de pape. Dans la religion chrétienne, la femme dépend de l'homme et est à l'origine de ses malheurs. Pourquoi une telle discrimination à l'égard des femmes ? La réponse est peut-être à chercher dans les causes biologiques. La femme à l'immense pouvoir de donner la vie. Enfanter lui donne un caractère indispensable, mais aussi un moyen de pression et de prise de pouvoir sur l'homme. Une femme peut décider de garder un enfant sans le consentement du père. Une femme peut refuser d'allaiter son enfant et le laisser mourir. Une femme peut influencer la survie de l'espèce. L'homme, bien que nécessaire à la procréation, reste un élément extérieur, spectateur du processus une fois son rôle effectué. Et c'est sûrement ce pouvoir sans égal, celui de donner la vie, qui incite l'homme à se méfier puis à se protéger de la femme en la privant de sa liberté. Évidemment cette conception purement biologique et quelque peu primaire est à relativiser. Elle ne prend pas l'amour paternel ni l'amour du couple en compte, et n'a été formulée qu'à titre d'hypothèse pour justifier la réduction de la liberté de la femme.

Cependant, il est nécessaire de relativiser cette vision historique de la femme comme subordonnée à l'homme. Si la majorité des sociétés sont basées sur une prédominance du masculin, d'autres témoignent de la capacité des femmes à détenir et gérer le pouvoir. Les femmes guerrières des peuples scythes et sarmates — qui ont inspiré la légende des Amazones — montaient à cheval pour combattre ; chose totalement inconcevable chez les Grecs notamment. Ce n'est pas parce que notre histoire occidentalise nous incite à percevoir la femme comme un être faible qu'il faut se cantonner à une lecture historique uniforme. S'il a existé des femmes capables de gouverner et de défendre leur territoire, alors c'est que les sociétés qui leur ont assigné le rôle de mère et de femme au foyer ont sous-évalué leurs capacités. La femme est un être biologique à laquelle on attribue des

caractéristiques sociales qui ne lui sont pas intrinsèques. Ces caractéristiques sont induites par des comportements et des instances sociales qui les façonnent.

En effet, aujourd'hui encore, on impose une idée de la féminité toute construite dès la naissance — et même avant, avec les « baby showers », fêtes prénatales où les amies de la mère offrent des cadeaux au futur bébé. Avec la société de consommation qui s'est développée en Occident au cours du XXe siècle, une sexualisation des couleurs s'est mis en place : des couleurs douces pour les filles, et plus foncées pour les garçons. Un autre cliché concernant la définition de la féminité est celui de l'instinct maternel. Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* critique celui-ci en écrivant que les femmes ne sont pas déterminées biologiquement à être mères et à aimer leur enfant. Il y a des mères qui abandonnent leurs petits même dans le monde animal. En les socialisant dès l'enfance, nous participons inconsciemment à la création de caractères féminins. Un petit garçon qui joue à la dînette et une petite fille à la guerre, est-ce choquant ? Du moins, ce n'est pas commun. La société, à travers l'éducation, les jeux, voire une manière de parler et de protéger les enfants selon leur sexe, conditionnent les enfants dès la naissance pour qu'ils deviennent ce que l'on attend d'eux : des femmes dites « féminines », portées sur la famille, et des hommes « masculins », dont le rôle principal est d'en assurer la survie — entre autres financière. De même, l'existence d'un langage sexué est facilement démontrable, avec la fameuse image des grossièretés qui ne seraient pas féminines. Déplacées lorsqu'elles sont dites par une femme, elles sont plus facilement tolérées chez l'homme. Nonobstant, nous assistons dans les sociétés occidentales à une certaine homogénéisation des deux sexes.

La société actuelle tend tout de même vers l'égalité des droits réelle entre hommes et femmes avec maints projets de loi — pour

l'égalité de salaire, par exemple —, les campagnes féministes avec ses nombreuses actions et manifestations, et les missions humanitaires — notamment dans des régimes extrémistes où la femme est une victime quotidienne. Malgré les lois et décrets, des inégalités en matière de salaire et d'accès aux postes de responsabilité subsistent. De plus, ce sont les femmes qui sont, en premier, victimes d'agressions sexuelles. En outre, soixante-six millions de filles ne sont pas scolarisées dans le monde : cette très grande inégalité d'accès à l'éducation est visible dans les pays les moins développés. Vivant dans un état démocratique et puissant comme la France, on oublie souvent cette réalité. Or elle existe, et elle représente un handicap majeur dans l'émancipation de la femme. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de représentantes féminines qui prennent conscience de leur prétendu état d'infériorité, et des actions à retentissement se multiplient ; silencieuses au début, mais de plus en plus fortes. Peu à peu, la femme fait valoir réellement ses droits au sein du système mondial.

En somme, nous pouvons parler d'une réelle valence négative affectant la femme au niveau social, mais que vaut cette valence ? Est-elle légitime ? Bien fondée ? Si elle l'était, n'y aurait-il pas un calme absolu sur le plan des revendications sociales ? D'autant plus que ces réclamations ont toujours existé et sont aujourd'hui en croissance exponentielle — comme nous pouvons le voir avec les manifestations de plus en plus régulières des Femen sur la scène publique. De plus, cette valence ayant pour origine des rapports humains et non la Nature, n'aurait-elle pas finalement une dimension fictive ? Presque toutes les choses du monde que nous connaissons quotidiennement, en tant que citoyens d'un état développé, ont été inventées, découvertes et transformées par les humains et la culture ; les choses visibles comme les invisibles — le Droit, par exemple. La seule véritable différence entre hommes et

femmes est bien biologique : l'appareil reproductif, qu'il soit ou non en état de marche. Or on assiste aujourd'hui à une toute nouvelle plasticité induite par les transformations rendues possibles par la culture humaine — notamment les sciences biologiques et médicales. Il est possible de changer le sexe d'un homme pour celui d'une femme et inversement. Un autre exemple serait la sexualité psychologique qui ne correspond pas toujours au sexe biologique — une femme qui se vit comme un homme. De même, le vécu psychologique humain définit des « parts masculines » et des « parts féminines » au sein d'un même être. Un homme grand et fort — caractéristique stéréotypée du mâle — peut aussi être sensible — adjectif cliché attribué aux femmes. Il faut alors s'interroger sur l'existence — ou non — d'une pensée sexuée ou bien d'une pensée hybride. Peut-on alors vraiment parler d'une valence négative de la femme par rapport à l'homme ? Quel crédit donner à la tentative de définition de la femme ?



La femme en tant qu'individu social s'est vue imposer, au même titre que l'homme, un rôle extrinsèque. Cependant, outre les caractéristiques biologiques qui différencient la femme de l'homme, est-il légitime de penser une substance féminine ? De même que l'idée d'une essence de l'Homme ne découle pas de soi, la détermination de la femme ne peut être posée pour évidence. Les avancées de la science tendent à modifier le naturel, notamment en chirurgie où les progrès fulgurants donnent à l'Homme la possibilité de changer de sexe. Cependant, on ne sait pas encore changer l'intégralité d'un organisme de manière définitive — hormones et gènes compris. Ainsi, travestis ou transsexuels, aussi femmes qu'ils puissent paraître extérieurement, seront toujours possesseurs d'un chromosome Y, caractéristique de leur genre.

Toutefois, peut-on se réduire à définir le genre d'une personne à partir des seules caractéristiques sexuelles et hormonales inscrites dans l'ADN ? Si la biologie joue un rôle majeur dans la définition des genres, il est nécessaire de penser l'importance des inclinations personnelles qui peuvent aller jusqu'à produire un impact sur l'identité sexuelle d'un individu. Certains hommes se travestissent parce qu'ils se « sentent » femmes. Mais qu'appelle-t-on « se sentir femme » ? On l'a vu, les caractéristiques socialement féminines ne sont que des attributions artificielles, en rien naturelles et immuables. Un homme qui se sent femme ou une femme qui se sent homme, c'est donc une personne qui n'adhère pas aux caractéristiques culturellement associées à son sexe. La volonté d'adhérer à un genre social qui n'est pas le sien doit passer par des changements physiques ou administratifs permettant à la personne concernée d'être considérée par ses pairs comme purement — car physiquement — en adéquation avec le sexe choisi, afin vivre pleinement ses aspirations.

Mais un homme qui désire être femme n'en est pas moins un homme qui aspire à une image sociale de la femme ; de la même manière qu'une femme se faisant passer pour un homme se sent socialement homme. En effet, s'il existe une plasticité physique des caractères biologiques, on ne peut affirmer que le penser est sexué autrement que socialement. Les attributs ou coutumes dits féminins — comme le maquillage notamment — ne sont pas des caractéristiques naturelles de l'homme et peuvent varier selon les sociétés. Chez Les Wodaabe, sous-groupe du peuple Peul des régions d'Afrique centrale, les hommes sont réputés pour leur grande beauté. Une fois l'an, lors de la « fête de la Geerewol », les hommes Wodaabe du Niger s'affrontent dans un concours de beauté présidé par les plus belles filles de la tribu. Ils sont fardés, habillés dans des tenues qu'ils ont confectionnées et parés de colliers de perles et

autres bijoux considérés par notre culture européenne comme typiquement féminins. Dans la Grèce antique, le maquillage était également prisé par les deux sexes. De plus chez de nombreuses espèces animales, c'est le mâle qui revêt les couleurs de la séduction dans le but d'attirer sa partenaire. L'homme étant indépendant des cycles de reproduction régissant le monde animal, il ne change pas physiquement et de manière naturelle lors de la « période de reproduction ». En revanche, via un effort de style, une hygiène ou des soins particuliers, l'Homme reproduit dans une certaine mesure les comportements animaux de séduction. Ainsi si les coutumes occidentales veulent que ce soit la femme et non l'homme qui se maquille, rien n'empêche celui-ci de sortir un rouge à lèvres de son sac à main, sinon la pression sociale. Se travestir, c'est simplement assumer son décalage avec les normes. Changer de sexe — après opération —, c'est accepter ses différences tout en cherchant à rentrer dans les normes, en associant l'être social et l'être biologique. Mais un homme ayant changé de sexe peut-il être considéré pour autant comme nouveau composant du sexe opposé ? Tant que le génotype reste caractéristique d'un être masculin, on ne peut pas totalement considérer le travesti ou la personne opérée comme ayant changé de genre. Cependant, il n'est plus socialement et, s'il en fait la demande, administrativement parlant, considéré comme appartenant à son genre d'origine. De là toute l'ambiguïté de la chose : à partir de quoi peut-on juger de l'identité sexuelle d'un homme qui ne se vit pas homme, ou d'une femme qui ne se vit pas femme ?

Nous soulignerons cependant le fait que *se vivre* femme ou homme ne peut s'appliquer que dans un cadre ou des normes sexuées sont prédéterminées. La plasticité des genres estompe les limites de la séparation hommes femmes. Dans le futur, les progrès de la science permettront sans aucun doute une modification viable du génotype humain,

comme on parvient déjà à le faire chez certains animaux. La définition de l'homme et de la femme n'en sera dès lors que plus ambiguë : le corps et le social ne suffisent plus à définir les genres humains.

D'après la théorie existentialiste, l'homme n'est pas assujéti à une nature qui lui est propre : il est littéralement jeté dans le monde dans un mouvement d'échappement constant. Bien qu'il aspire à des formes fixes, c'est un être fluctuant dont la définition ne peut se restreindre à des caractères biologiques et sociaux stables. Il vit et évolue dans une indétermination qui le jette « hors de lui-même », dans le sens où il n'est jamais défini, mais en perpétuelle redéfinition et éternelle reconstruction. Prenons l'exemple de la pensée. Tenter de saisir une pensée dans le présent est impossible: sitôt pense-t-on à la pensée qu'elle devient un phénomène passé. Le présent de cette pensée s'annule dès l'instant où, par un effort d'introspection, l'homme tente de l'expliquer. De même, tenter de conceptualiser le présent c'est vouloir saisir un flux indéfini qui ci tôt manifesté devient phénomène passé. Il en est de même pour l'humain. L'humain c'est du vivant, du présent en train de s'exprimer, mais dont le simple fait d'exister présentement le fait immédiatement basculer dans le passé — tout en étant paradoxalement projeté vers des états nouveaux et inconnus qui le libèrent temporairement des anciens.

Tenter d'accoler une définition à l'humain c'est tenter de saisir l'insaisissable, ramener l'indéterminé à une possibilité de connaissance : à peine croit-on le connaître que l'homme n'est déjà plus ce qu'il était. Il en va évidemment de même pour la femme, partie intégrante de l'Humanité qui, dès lors, peut être considérée — et non définie — comme un être indéterminé dont les caractéristiques varient en permanence. S'il y a, en effet, une condition féminine biologique et culturelle, rien n'indique pour autant son éventuelle immuabilité.

Ainsi, définir la femme comme un être humain socialement et biologiquement séparé de l'homme et assigné à subir des déterminations qui l'infériorisent ou la minorent ne peut qu'engendrer une réduction de sa liberté en tant que puissance mouvante. Certes, il est nécessaire dans la vie pratique de différencier les deux sexes de manière plus ou moins arrêtée, afin de permettre une liberté d'action sociale indispensable à une société juste — entre autres, instaurer des lois d'égalité qui prennent en compte les critères de parité et les différences hommes femmes. Il est cependant important de ne pas réduire la femme à une suite de concepts préfixés et surdéterminés négativement qui l'emprisonnent dans une prédétermination qui ne lui correspond pas.



La femme est un être humain différencié de l'homme par ses attributs physiologiques lui permettant, sauf anomalie, de concevoir et porter un enfant. Le système reproductif propre à son genre la définit en tant que femme. Mais qu'est-ce que la féminité sinon des caractères sociaux déterminés préalablement par la société, l'époque ou les tendances passagères ? La femme voluptueuse des années soixante, icône de mode et symbole de féminité absolue, s'est vue remplacée par le mannequin filiforme du second millénaire. Les modes changent, les sociétés évoluent, les critères de féminité aussi. Mais la femme, elle, reste femme en tant qu'être biologique, et ce indépendamment du degré de féminité que la société lui attribue. Il est donc nécessaire de distinguer la femme sociale, en tant qu'idéal stéréotypé — c'est-à-dire celle que la société attend véritablement qu'elle devienne en la poussant inconsciemment à entrer dans un rôle qu'on lui destine dès la petite enfance — et la femme biologique, qui ne se distingue de l'homme que par une physiologie et un organisme particulier.

« Qu'est-ce qu'une femme ? » Une mère ? Une conjointe ? Une femelle ? Un être faible ? Prédéterminé ? Ou bien un être libre en changement perpétuel ?

Tandis que les questions s'enchaînent, nous multiplions lectures et raisonnements, mais la question demeure et semble problématique. Plus nous réfléchissons à ce qu'est la femme, plus celle-ci semble nous échapper. Mais finalement, pourquoi vouloir la définir ? L'effort de conceptualisation n'aide peut-être en rien à l'émancipation de cette dernière, bien au contraire, car trouver une définition de la femme revient à la couler dans un moule et la réifier. « Qu'est-ce qu'une femme ? » Le véritable intérêt de la question réside sans doute dans les enjeux qui en découlent.

Ceux-ci touchent d'abord le domaine scientifique : les progrès de plus en plus flagrants de la science risquent d'aboutir à une remise en question, non seulement du statut de la femme, mais aussi de celui de l'homme. En effet, un homme opéré et transformé artificiellement en femme — c'est à dire organiquement devenu femme — peut-il être considéré comme telle, ou bien restera-t-il à jamais un « homme dénaturé » ? Si nous définissons la femme en tant qu'être biologique, la réponse est oui ; mais cette définition ne semble pas englober le féminin dans sa totalité. En outre, la pratique de l'ectogénèse — c'est-à-dire la prise en charge de la gestation de l'embryon dans un utérus artificiel, dès la rencontre des gamètes — est à envisager dans un futur proche. Malgré certains avantages pour l'enfant, comme pour la mère — la surveillance maximale et l'optimisation de la santé du fœtus, ou bien la poursuite d'une carrière prometteuse qu'un congé maternité serait venu compromettre — c'est toute l'humanité que cette pratique remettrait en question. Seuls les gamètes, spermatozoïdes ou ovules, permettraient la différenciation des deux genres dont les organes reproducteurs finiraient par s'atrophier à force de ne plus servir. Dans un

monde où la science contrôle de plus en plus le naturel, y a-t-il un horizon de la féminité, voire de la sexualité ?

Les enjeux sont aussi pratiques. À l'heure où le débat est à la famille, la thématique homosexuelle vient croiser celle de la femme. De quoi a-t-on besoin pour élever un enfant ? D'une mère biologiquement femme ou d'un parent prêt à assurer son rôle de responsable et d'éducateur ? Poser la question de la place de la femme dans le couple et dans l'éducation d'un éventuel enfant est extrêmement polémique.

En découlent des enjeux religieux : reconsidérer la femme comme l'entière égale de l'homme revient à reconsidérer sa place au sein de l'Église. Est-il encore concevable qu'une femme, créature de Dieu aux yeux de la religion et égale de l'homme, ne puisse accéder au titre de prêtre ou de pape ?

Pareillement, dans les institutions publiques, les femmes ne sont pas toujours reconnues au même titre que les hommes. Pour en revenir à nos premiers propos, il suffit de constater le nombre de personnalités féminines admises au Panthéon. En outre, dans le cadre de l'emploi, la question de la parité hommes femmes ne semble pas toujours être prise en compte — notamment à l'échelon de responsabilités. Si la femme est différente de l'homme par ses caractéristiques physiques et peut interrompre sa carrière à tout moment pour devenir mère, c'est à la société et à l'entreprise de s'adapter en conséquence afin d'éviter tout risque de discrimination.

Enfin, les enjeux sont aussi ontologiques, puisqu'ils posent la question du rôle et de l'impact socioculturel sur la détermination de la femme, ainsi que de sa caractérisation à l'état naturel. Le risque de définir la femme serait de définir un modèle féminin à suivre. Encore une fois, est-il pertinent de chercher à définir le féminin ? Bergson, dans sa

conférence *La Conscience et la Vie*, distingue deux manières de répondre à une question qui commence par la formule « Qu'est-ce que ... ? » L'interlocuteur peut choisir de répondre avec une définition — soit un énoncé qui fixe l'objet de la question en prétendant dire l'être de quelque chose. Or, il peut aussi opter pour une caractérisation qui précise simplement des traits observables sans prétendre en rien arrêter dans une essence fixée et réifier ce qu'il caractérise. En conséquence, ne pouvons-nous pas ici nous satisfaire d'une caractérisation de la femme plutôt que d'une définition ?

« Qu'est-ce qu'une femme ? » La question, sa valeur et ses enjeux restent extrêmement sensibles. Tenter de définir la femme revient à amoindrir sa liberté, augmentant du même coup les risques d'asservissement. En effet, la femme, au même titre que l'Homme, est loin d'être réductible à un simple concept. Comment poser une définition figée, des mots fixes là où il y a liberté et autodétermination ? Définir la femme c'est peut-être la réduire à des caractéristiques à la prédétermination desquelles la femme n'a pas forcément participé librement. Nous pouvons et nous avons tenté de conceptualiser la femme

comme un être qui se différencie de l'homme par des caractères physiologiques spécifiques. Néanmoins, il est impossible de lui attribuer une définition essentielle en tant que partie intégrante de l'Humanité au risque de la réduire à un simple objet, privé de son entière liberté d'échappement. L'Humanité, comme la femme, sont prises dans un dynamisme social, culturel, historique et économique en changement perpétuel.

Qu'est-ce qu'une femme ? Un homme ? L'Humanité ? Les définir de manière concrète, unique et complète reviendrait à les réduire à des choses, des objets tangibles, à les réifier, tandis que l'homme n'est que mouvement permanent et échappement vers l'avenir. La femme, c'est donc le genre féminin de l'Humanité qui, au même titre que l'homme, est prise dans des processus de mouvement d'autodétermination lui conférant toute sa liberté, et qui ne peut et ne doit de ce fait, être définie.

« À l'Humanité, la patrie reconnaissante. »

Valentine SAS & Layla LEVY

Marquering de Navarre (1492-1549)

D



Marguerite est aussi une femme politique ; elle est très influente à la cour, et on lui confie des missions diplomatiques.



ès son plus jeune âge, Marguerite développe un goût pour la littérature qui ne cessera de croître au fil des ans. La jeune princesse grandit dans l'ombre de son frère, le futur François I.

Elle-même écrit des poèmes dont les thèmes récurrents sont l'amour et la vie. Elle signe ses ouvrages de son nom, bien que cela soit à l'époque mal considéré.

A l'avènement de son cadet elle profite de son empire à la cour pour protéger de nombreux auteurs, dont le célèbre Rabelais et Marot, qui écrira à propos de sa bienfaitrice :

« Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange »



La reine de Navarre, précurseur, a prôné la tolérance religieuse, ce qui lui a valu de nombreux ennuis.

Elle est profondément pacifiste, et favorable à la liberté d'expression.

Marguerite de Navarre est une femme qui a marqué son siècle, non seulement par son empreinte littéraire, mais aussi politique, et à qui la France se doit de rendre hommage.

Louise Labé (1524 – 1566)
La Belle Cordière
Par Valentine Billoud, Valentine Fagueret
Perrier, Laure Gaudin du lycée Lavoisier



Louise Labé, poétesse française, est née en 1524 à Lyon. La profession de son père et celle, ensuite, de son mari (cordelier) lui donnèrent le surnom de « Belle Cordière ». Elle fut élevée à « l'Italienne » (enseignement du grec, du latin, de l'italien, du maniement des armes et de la musique).

Louise Labé manie parfaitement la rhétorique amoureuse de l'époque en donnant une touche plus **féminine**. Elle chante les vertus de son bien-aimé (Olivier de Magny probablement), lui reproche son indifférence et le supplie de répondre à son désir. Elle s'interroge sur **les critères de la beauté masculine** et reproche aussi à son bien aimé **le caractère conventionnel** des louanges qui lui sont adressées.

ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

Poète «**féministe**» à l'image d'autres femmes de lettres du XVI^e siècle, Louise Labé revendiqua pour la femme **l'indépendance de pensée, la liberté de parole amoureuse et le droit à l'éducation**. Elle défendit ces thèses notamment dans un essai dialogué, le *Débat de Folie et d'Amour*.

Dans la préface dans laquelle elle dédie *Débat de folie et d'amour* à son amie Clémence de Bourges, Labé souhaite un changement de comportement, maintenant que « **les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et aux disciplines** ».

Traité sur l'art de l'amour, le texte est surtout **un plaidoyer féministe, une défense de l'autonomie féminine et de la capacité des femmes à apprendre**. Les deux problèmes sont liés : une femme sans connaissance ne peut accéder à l'autonomie. Elle encourage donc ses contemporaines à sortir de l'érudition livresque à laquelle les femmes étaient restreintes, et à écrire et apprendre tout ce qui pouvait les emmener vers **un accès au respect, à l'honneur et au pouvoir**. Louise Labé, féministe avant l'heure, devint donc un modèle pour ses lectrices contemporaines et la preuve qu'une femme pouvait écrire et publier ses propres textes.

Louise Labé (1524-1566) Poète "féministe" Femme de Lettres



Louise Labé

Une créature de papier?

Q
u
e

l
e
s

s
é
v
è
r
e
s

l
o
i
s

d
e
s

h
o
m
m
e
s

n
'
e
m
p
ê
c
h
e
n
t

p
l
u
s

l
e
s

U
n
e

f
e
m
m
e

s
a
n
s

c
o
n
n
a
i
s
s
a
n
c
e

n
e

p
e
u
t

a
c
c
é
d
e
r

à

l
'
a
u
t
o
n
o
m
i
e

...femmes de s'appliquer aux sciences et aux disciplines.

Valentine Billoud - Valentine Fagueret - Laure Gaudin Lycée Lavoisier

Christine de Suède

REINE, HUMANISTE, MECENE.

Telle de nombreuses autres grandes femmes candidates à entrer au Panthéon, Christine de Suède, reine de ce pays glacé, mérite une place d'honneur aux côtés des plus grands. Grande reine, mécène et femme cultivée, elle est elle-même humaniste et a aidé d'éminents philosophes comme Descartes. Quel est son parcours et pourquoi mérite-t-elle d'entrer au Panthéon?

Christine de Suède est née le 18 décembre 1626 à Stockholm, elle succède rapidement à son père, roi de Suède, mort en 1632. Elle n'avait alors que six ans. Recevant un enseignement strict d'Axel Baner, grand maître de la maison royale et de Johannes Matthiae, elle a été élevée pour régner.

Majeure en 1644, elle s'oppose au chancelier Oxenstierna, qui avait écarté la reine douairière, devenue psychologiquement instable par la mort de son mari. Elle éloigne définitivement ce chancelier par le traité de Westphalie. Ayant les pleins pouvoirs, elle décide de conclure la paix avec le Danemark; elle obtient par le traité de Brömsebro plusieurs territoires nouveaux, qui firent de la Suède la première puissance nordique. Elle peut ainsi, pendant la paix, s'adonner aux arts et aux études, chers à son cœur.

Couronnée en 1650, elle refuse de se marier à son cousin Charles-Gustave, préférant le comte Magnus-Gabriel de la Gardie. Cependant, elle refuse également ce prétendant, qu'elle force à se marier avec sa cousine Marie-Euphrosyne.

Son règne est marqué par un grand essor économique qui ne suffit pas à combler toutes ses dépenses. Ce peut être une des raisons, ainsi que la lassitude du pouvoir et l'envie de se convertir au catholicisme qui l'incita à abdiquer en 1654. En Suède, à cette époque un protestantisme luthérien intolérant était imposé.

Elle négociera son abdication avec le nouveau monarque, Charles-Gustave, pour obtenir les villes de Norrköping et Wolgast, ainsi que quelques autres territoires.

Son long exil commence alors. Elle quitte la Suède immédiatement, en passant par Hambourg, Anvers et Bruxelles, où elle se convertit discrètement au catholicisme. Cette conversion représente une grande victoire pour la papauté. Elle est ainsi accueillie à Rome, où elle se fixe. En 1656, elle part en France et négocie le trône de Naples avec Mazarin, mais elle se méfie de lui et fera assassiner son écuyer qu'elle croyait être un espion. Elle s'attire ainsi les mauvaises faveurs de la cour de France et retourne en Italie moins populaire.

Elle va faire en 1662 et en 1668 deux tentatives pour reprendre le trône de Suède, chacune soldée par un échec. Elle va même essayer de faire valoir ses droits sur le trône de Pologne, sans succès. Elle se fixe définitivement à Rome en 1668, dans un Palais qu'elle transformera en galerie. C'est dans cet endroit qu'elle réunira les œuvres d'art qu'elle a pu obtenir grâce à des donations, des fonds levés de Suède. Elle s'intéresse toujours aux sciences puis se tourne vers le mysticisme.

Elle meurt en 1689 à Rome, son corps repose dans la crypte de la basilique Saint-Pierre de Rome.



Le mécénat, la femme de science

En tant que reine en Suède, elle hébergea de nombreux scientifiques et philosophes dans son palais : elle protégea tout particulièrement le scientifique et philosophe français René Descartes qui lui exposa toutes ses théories. Sur cette peinture, il est présenté à la gauche de la reine, une main sur une carte. Elle s'intéressa aussi à l'alchimie et se lia d'amitié avec Borelli. Après son abdication, fixée à Rome, elle se mit à faire du mécénat : elle exposait de nombreuses formes d'art dans son hôtel, et s'endettait pour les acheter : peintures, sculptures, tapisseries, mosaïques, et autres objets d'art divers. Elle côtoya de nombreux artistes et musiciens, comme Bernin.

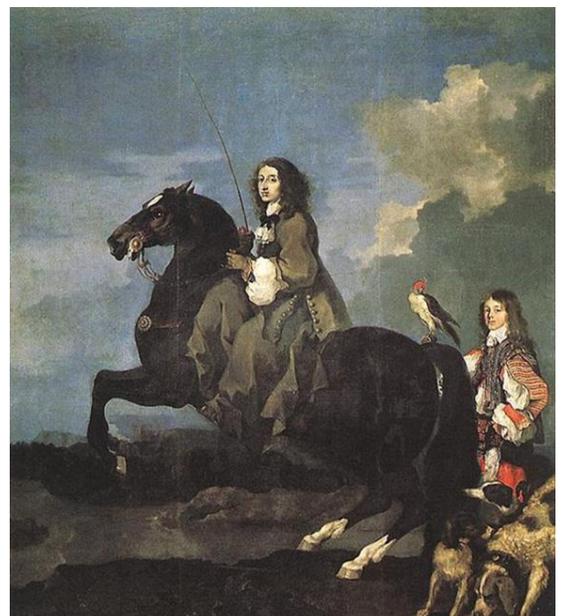


Elle fut l'une des premières souveraines à abdiquer, en vérité la première de Suède, bien qu'elle tentât ensuite, en vain, de devenir reine de Pologne.

Une femme engagée et féministe

Sur le plan religieux, sa conversion ne l'a pas empêchée de rester tolérante, l'opposée d'une dévote, et même probablement parce qu'elle a, elle aussi, été contrainte de choisir entre deux religions indiscutablement différentes, mais inextricablement liées. Elle critique les dragonnades et les écarts des deux religions.

Élevée comme un garçon, elle essaie toujours de chasser toute féminité de son apparence, que ce soit par les vêtements ou les attitudes, car elle est la seule descendante de l'ancien roi, elle a ainsi appris l'escrime et l'équitation (voir peinture). S'embarrassant peu des mœurs, on lui prête plusieurs amants et quelques expériences homosexuelles, bien que jamais elle n'ait voulu se marier.



Son titre était même « roi » et non reine de suède. Bien qu'hardie et audacieuse, remplie d'orgueil, elle aime la paix et préfère la conclure par des traités, pour éviter la guerre.

Lettre au Président de la République

Monsieur le Président,

Comme vous le savez aujourd'hui, seul le Président de la République peut « panthéoniser » un grand homme. Or à l'heure actuelle sont inhumés au Panthéon 72 hommes, et seulement deux femmes : Marie Curie et Sophie Marcellin Berthelot. C'est au nom de la parité que vous défendez si ardemment que je vous écris aujourd'hui. Je pense notamment à une personne qui aurait mérité en son temps si cela existait déjà, le titre de Grand Homme. Il s'agit d'un précurseur du XVIII^e siècle de la célèbre scientifique Marie Curie, qui en une seule vie a marqué son siècle entier, nommé Emilie du Châtelet. Je sais que vous demandez actuellement qui est cette femme pour l'histoire de France et en quoi pourrait-elle être qualifiée de Grand Homme ? En quoi aurait elle réalisé une grande œuvre sur toute sa vie ?

Emilie du Châtelet a œuvré toute sa vie dans le milieu scientifique strictement masculin de son siècle défini par Elizabeth Badinter comme « un lieu misogyne du savoir » et a réussi à s'y faire une place. Elle a travaillé et étudié toute sa vie sur des sujets aussi divers que la matérialité du feu (avec Voltaire) ou la distinction entre physique et métaphysique ; elle a hésité toute sa vie entre la vision de Leibniz et celle de Newton. Le premier affirmait que la métaphysique était partie intégrante de la physique alors que le second les distinguait. Cet investissement s'est concrétisé à la fin de sa vie, par sa traduction française de *Principia Mathematica* de Newton ; la seule encore utilisée aujourd'hui. Emilie a utilisé ses dernières forces pour achever la traduction de ce livre lors de sa dernière grossesse, peu avant sa mort en 1749.

C'est grâce à son ambition et à son éducation, toutes deux rares au XVIII^e siècle, qu'Emilie a pu atteindre les hautes sphères auparavant réservées aux hommes : c'est notamment la première femme imprimée par l'Académie des sciences. Elle s'est dotée des meilleurs précepteurs en physique et mathématiques de son temps et a même fini par en dépasser certains. Emilie a toutes les qualités d'un Grand Homme définies par les révolutionnaires au moment de la décision en 1791 de transformer l'Eglise Sainte-Geneviève en Panthéon à la mémoire des Grands hommes. En effet elle a été reconnue par ses pairs, comme Maupertuis ou König, tous deux ses précepteurs d'un temps. Elle a réussi à gagner leur respect à force de travail et de volonté, chose ô combien difficile pour une femme à l'époque, et lorsqu'elle leur écrivait, elle obtenait toujours une réponse où l'auteur montrait son attention pour ses questions et préoccupations. Elle se décrivait elle-même comme une femme déiste, d'une grande tolérance envers toutes les croyances, quelles qu'elles soient. On la connaissait également pour sa relation avec Voltaire, déiste lui aussi, « panthéonisé » en 1791 parce qu'il combattit les athées et les fanatiques. Il inspira la tolérance, il réclama les [droits de l'homme](#) contre la servitude de la féodalité. Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain, et lui apprit à être libre (inscription sur l'épithaphe de Voltaire). Cette dernière qualité est aussi un des combats de M^{me} du Châtelet qui voulait changer les mentalités de son siècle en prouvant à tous qu'une femme pouvait être éduquée et n'était pas seulement destinée à la maternité (chose que détestait M^{me} du Châtelet ; elle n'a des enfants que par obligation envers son mari). Voltaire nous dit « qu'il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle ».

Certains connaissent aussi M^{me} du Châtelet pour sa vision philosophique du bonheur exposée dans *Le Discours sur le Bonheur* : « Nous n'avons rien à faire dans ce monde qu'à nous procurer des sensations et des sentiments agréables ». Sa quête du bonheur s'est concrétisée par son investissement dans ses études, qui la rendaient heureuse. L'écriture la rendait également heureuse, elle lui permettait l'émancipation, c'est de là qu'elle s'est fait connaître des hommes de lettres, et non pas, comme on pourrait le croire, de sa relation avec Voltaire.

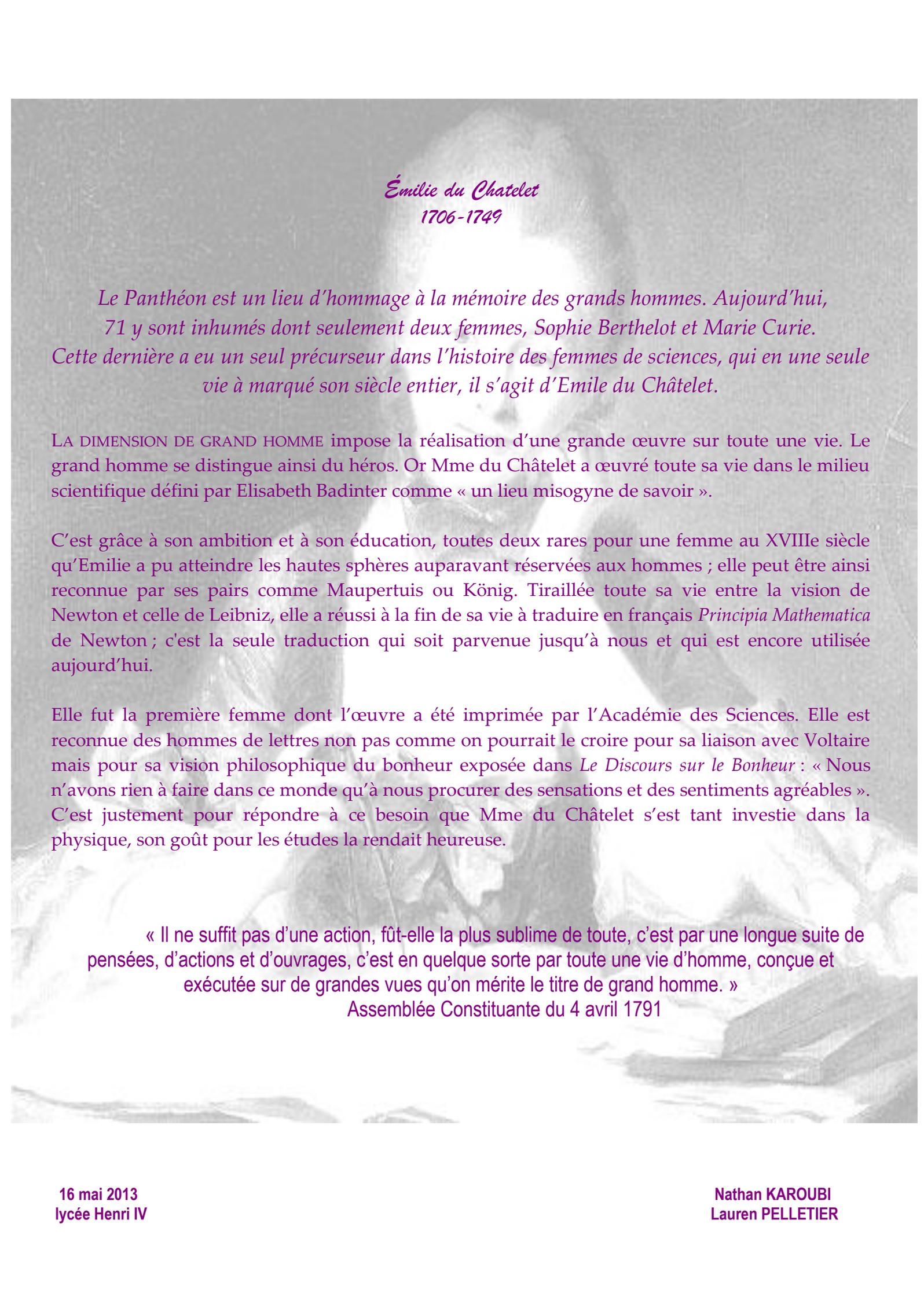
Au cas où vous ne seriez toujours pas convaincu, je vous dirai qu'elle a toute sa vie lutté pour les droits des femmes, ou plutôt contre les idées reçues sur les femmes et pour leur émancipation. Elizabeth Badinter nous dit précisément « C'est la première et la seule femme à investir le domaine scientifique. Quelle joie pour elle d'être sans concurrente, sur ce terrain

exclusivement masculin ! Elle restera, de fait, une brillante exception de son siècle. La seule avant Marie Curie». En effet, Emilie n'avait aucune concurrente, et s'était ancrée dans un domaine « supérieur » aux autres femmes. Elle s'était levée plus haut que les autres femmes car la plupart n'en avaient pas l'envie ou l'ambition, et les autres pas les capacités. C'est principalement pour cette raison qu'elles la détestaient. Elles auraient pu la voir comme un modèle, mais elles ont préféré en faire une rivale, se laissant aller à la jalousie.

Emilie du Châtelet, pour toutes ces qualités, peut être qualifiée de Grand Homme, même si son ambition a eu des limites. En effet M^{me} du Châtelet a toujours préféré son bonheur à ses études ; par exemple lorsque Voltaire a été obligé de s'exiler, il lui est arrivé de passer des mois sans étudier.

Aujourd'hui, les femmes ont autant de droits que les hommes. C'est justement grâce à ces femmes d'exception que nous en sommes là aujourd'hui, bien que, étant réaliste je suis obligée de reconnaître qu'il existe toujours des inégalités. De nombreuses femmes ont fait autant pour l'histoire de ce pays que certains hommes, bien que la plupart d'entre elles soient restées dans l'ombre. De nombreuses femmes ont lutté pour le changement du statut de femme et l'amélioration de la condition féminine, et beaucoup ont échoué. La plupart des femmes proposées au sein de ce projet sont des femmes qui ont été un modèle pour leurs pairs ou qui ont été la première de leur sexe à réussir dans un domaine auparavant réservé aux hommes, comme Hélène Boucher ou Emilie du Châtelet. Seulement elles n'ont pas obtenu une reconnaissance publique pour ce qu'elles ont accompli **tout au long de leur vie** ; lutter contre les préjugés étant un combat de tous les instants. Pour toutes les raisons décrites dans cette lettre, j'espère qu'Emilie du Châtelet entrera au Panthéon. Cela montrerait que la République approuve son action.

16 mai 2013
Nathan KAROUBI
Lauren PELLETIER
Lycée Henri IV

A faint, grayscale portrait of Émilie du Châtelet is visible in the background of the page. She is depicted from the chest up, wearing a dark, high-collared dress with a white lace or ruffled detail at the neck. Her hair is styled in an 18th-century fashion, and she has a serious expression.

Émilie du Châtelet
1706-1749

Le Panthéon est un lieu d'hommage à la mémoire des grands hommes. Aujourd'hui, 71 y sont inhumés dont seulement deux femmes, Sophie Berthelot et Marie Curie. Cette dernière a eu un seul précurseur dans l'histoire des femmes de sciences, qui en une seule vie à marqué son siècle entier, il s'agit d'Emile du Châtelet.

LA DIMENSION DE GRAND HOMME impose la réalisation d'une grande œuvre sur toute une vie. Le grand homme se distingue ainsi du héros. Or Mme du Châtelet a œuvré toute sa vie dans le milieu scientifique défini par Elisabeth Badinter comme « un lieu misogyne de savoir ».

C'est grâce à son ambition et à son éducation, toutes deux rares pour une femme au XVIIIe siècle qu'Émilie a pu atteindre les hautes sphères auparavant réservées aux hommes ; elle peut être ainsi reconnue par ses pairs comme Maupertuis ou König. Tirillée toute sa vie entre la vision de Newton et celle de Leibniz, elle a réussi à la fin de sa vie à traduire en français *Principia Mathematica* de Newton ; c'est la seule traduction qui soit parvenue jusqu'à nous et qui est encore utilisée aujourd'hui.

Elle fut la première femme dont l'œuvre a été imprimée par l'Académie des Sciences. Elle est reconnue des hommes de lettres non pas comme on pourrait le croire pour sa liaison avec Voltaire mais pour sa vision philosophique du bonheur exposée dans *Le Discours sur le Bonheur* : « Nous n'avons rien à faire dans ce monde qu'à nous procurer des sensations et des sentiments agréables ». C'est justement pour répondre à ce besoin que Mme du Châtelet s'est tant investie dans la physique, son goût pour les études la rendait heureuse.

« Il ne suffit pas d'une action, fût-elle la plus sublime de toute, c'est par une longue suite de pensées, d'actions et d'ouvrages, c'est en quelque sorte par toute une vie d'homme, conçue et exécutée sur de grandes vues qu'on mérite le titre de grand homme. »
Assemblée Constituante du 4 avril 1791

Paris, mardi 7 mai 2013

Objet : Demande d'entrée au Panthéon d'Olympe de Gouges

Monsieur le Président,

Nous avons l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance l'entrée au Panthéon de Marie-Olympe de Gouges, née Marie Gouze.

Vous êtes, Monsieur le Président, le seul à pouvoir faire entrer un Grand Homme au Panthéon. Aujourd'hui, il s'agit d'une Grande Femme. À ce jour seulement deux femmes, Marie Curie et Sophie Marcellin Berthelot, sont inhumées au Panthéon. Alors que soixante-douze hommes l'y sont. Nous savons que la parité est un souci politique et d'engagement pour vous. C'est donc au nom de l'égalité entre les hommes et les femmes que nous vous écrivons aujourd'hui.

Pourquoi faire rentrer Marie-Olympe de Gouges au Panthéon ? Cette femme, d'abord femme de lettres avant la Révolution française, est, avec Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt et Claire Lacombe, une des premières féministes.

Marie Gouze était en avance sur son temps sur beaucoup de sujets. Elle était une grande militante de la cause de l'abolition de l'esclavage des noirs. Nous venons de voir au jardin du Luxembourg l'exposition que vous avez subventionnée sur l'histoire de l'esclavage et sur celle de son abolition. Nous savons donc que vous êtes sensible à ce pan de l'histoire de France.

Zamore et Mizra, une des pièces de Marie-Olympe de Gouges dénonce la condition des Noirs dans les colonies .La société avait mis en vigueur le *Code Noir* édicté sous Louis XVI. À l'époque, de nombreuses familles tiraient leurs revenus de ces colonies, c'est donc pleinement consciente du danger qu'elle courait en écrivant cette pièce que Marie-Olympe s'est battue contre l'esclavage. La pièce jouée à la Comédie Française fit scandale et Olympe de Gouges reçut des menaces..

L'abbé Grégoire la citera dans « Liste des Hommes courageux qui ont plaidé la cause des malheureux Noirs » (1808)

En 1788, à l'aube de la Révolution française, le journal général de France publia deux brochures politiques d'Olympe de Gouges. Dans l'une d'elle intitulée "Lettre au Peuple", il s'agit de présenter son projet d'impôt patriotique. Elle invite le peuple à déployer son énergie dans le travail qui profite à tous. Dans la seconde brochure, elle développe un programme de réformes sociales et sociétales.

Olympe de Gouges, considérant que les femmes étaient capables d'assumer les tâches confiées aux hommes, écrivit sur le modèle de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, la *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne* en septembre 1791. Elle dénonce le fait que la Révolution oubliait les femmes dans son projet d'égalité et de liberté. Ce projet fut, comme vous le savez, refusé par la

Constitution. Dans ses premiers articles, elle demande le droit au divorce, le seul droit qui sera accordé par la Révolution.

Elle écrit « La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune. ».

Elle fut arrêtée le 6 août 1793. Lors de son jugement, au cours duquel elle fut privée d'avocat et se défendit donc seule, elle fut condamnée à la peine de mort. Elle fut guillotinée le 3 novembre 1793 à quarante-cinq ans. Ses derniers mots furent « Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort ».

Monsieur le Président, savez-vous par ailleurs que nous ne sommes pas les premiers à vouloir l'entrée de cette Grande Femme, qui a lancé le féminisme ? Le féminisme, mouvement fondateur de la société d'aujourd'hui se trouve au premier plan dans la construction de la société de demain. Depuis 1989 à l'initiative de l'historienne Catherine Marand-Fouquet, plusieurs pétitions ont été adressées à la présidence de la République. Le 21 octobre 2002, Marie-Jo Zimmermann députée de la Moselle attire l'attention de la ministre déléguée à la Parité et à l'Égalité professionnelle sur le fait que le gouvernement s'est engagé à promouvoir une politique active en matière d'égalité des droits entre les hommes et les femmes. « Ce déséquilibre flagrant [la proportion hommes-femmes au Panthéon] est d'autant moins acceptable que certaines femmes ont marqué l'histoire du pays par leur forte personnalité. Plusieurs d'entre elles ont notamment des titres éminents qui mériteraient au moins d'être examinés dans une logique d'entrée au Panthéon. Il s'agit en priorité d'Olympe de Gouges qui fut l'une des premières féministes. Participant à la Révolution et proposant l'émancipation des femmes par une *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, »

C'est pour toutes ces raisons Monsieur le Président, que nous vous proposons et demandons l'entrée d'Olympe de Gouges au Panthéon. Plus qu'un symbole, cette décision serait un acte politique mais aussi historique. Vous feriez avancer ainsi les droits de la femme, ainsi que ceux de tout citoyen.

Nous savons comme l'a dit Boileau que vingt fois nous devons remettre l'ouvrage sur la table, mais la Nation ne peut plus faire sans les femmes qui l'ont fait progresser. Nous sommes certains que vous ne serez pas insensible à nos arguments avancés et nous nous tenons à votre disposition si vous aviez l'honneur de nous accorder un peu de votre temps que nous savons fort précieux pour nous recevoir.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments dévoués.

Fanny Abib-Rozenberg et Victor Asso, élèves au lycée Henri IV



OLYMPE DE GOUGES,

UNE RÉPUBLICAINE, UNE FEMME ENGAGÉE

Au commencement de son quinquennat, François Hollande a proposé de faire entrer au Panthéon une ou des femmes ayant marqué leur temps.

Dans notre esprit, Olympe de Gouges (1748-1793), une femme engagée qui a permis aux Françaises d'avoir un droit égal à celui des hommes, s'est tout de suite imposée.

Dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* de 1791, elle réclame une place égale de la femme dans la société ; les citoyennes peuvent désormais exprimer leurs opinions sans en être inquiétées. Elle accorde aussi les mêmes droits aux enfants nés hors mariage qu'aux enfants légitimes ; enfin, elle participe à la mise en place du divorce de la

Olympe de Gouges s'est battu pour les droits politiques de la femme :

Art. 10 ... La femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune...

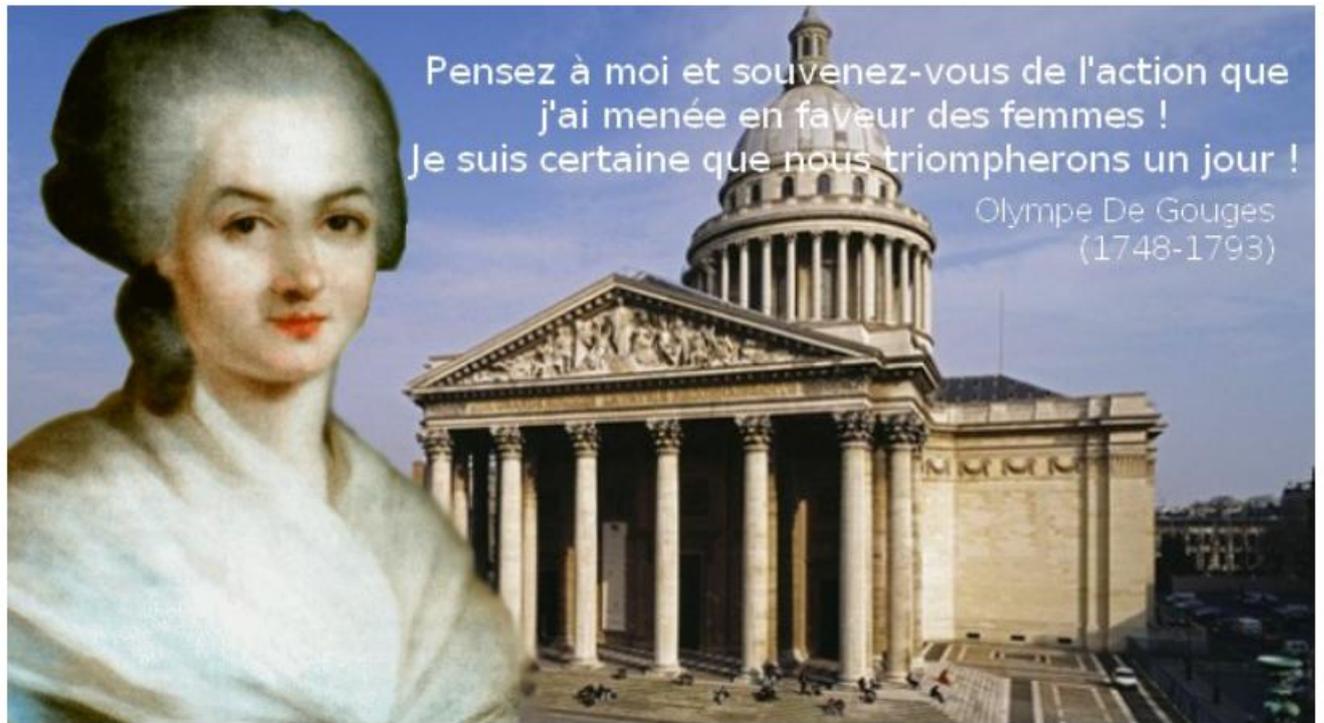
La première, elle définit la femme comme l'égale de l'homme devant la Loi ; la femme est une citoyenne à part entière ; pour cette raison elle doit participer, comme l'homme, à la vie publique et politique.

L'abolition de l'esclavage est aussi une cause qu'Olympe de Gouges défendra avec virulence ; en 1785, sa pièce jouée à la Comédie Française dénonce les conditions de vie des esclaves au sein des colonies. En mettant en scène des Noirs et en s'attaquant à un sujet polémique, elle fait preuve d'une audace remarquable.

Elle n'hésite pas à défendre le roi, Louis XVI ou Capet, car, pour elle, la peine de mort ne peut être une sentence juste, même si elle semble méritée.

Enfin, en grande révolutionnaire, elle pense qu'une grande cause, ici celle de faire la révolution et surtout la République, ne nécessite pas la mort des opposants ; elle s'investit en placardant de nombreuses affiches girondines qui causeront sa perte. Elle est guillotinée en novembre 1793 en pleine Terreur.

La vie française, par Mélodie Thonghanh, Clara Zemman, Solène Hamouda et Marthe Penanhoat, le 19 avril 2013.



Solène Hamouda, Marthe Penanhoat-Aubry, Mélodie Thongphanh, Clara Zemman, Lycée Lavoisier

Olympe de Gouges

(1748-1793)





Marie Gouze, dite Marie-Olympe de Gouges, est née en 1748 et est morte en 1793. Elle est femme de lettres, française, et est devenue femme politique et polémiste.

Marie naît le 7 mai 1748 à Montauban. Elle est la fille d'Anne-Olympe Mouisset et du marquis Jean-Jacques Lefranc de Pompignan. La paternité de ce dernier n'est attestée par aucun document officiel. Mariée depuis 1737 avec Pierre Gouze, boucher de son état Anne-Olympe est déjà mère de deux enfants. La signature de Pierre Gouze n'apparaît pas sur l'acte de baptême de Marie, mais il lui donne son nom. Lorsque Pierre Gouze meurt en 1749, son père naturel s'occupe de son éducation. Mais Anne-Olympe se remarie en 1753 et Marie voit son père s'éloigner.

En dépit d'une inclination naturelle pour le poète Valette (un protégé de Voltaire), Marie se marie à l'âge de 17 ans avec Louis-Yves Aubry, 20 ans, officier de bouche, intendant de la généralité de Montauban. Mais Louis-Yves ne se révèle ni doux ni compréhensible. Marie écrira plus tard –sous le nom d'Olympe- qu'elle s'est sentie « sacrifiée ».

En 1766, à seulement 18 ans, elle donne naissance à un fils, Pierre. La même année, une crue du Tarn ravage Montauban. Noyades et « fièvres » s'ensuivent. Louis-Yves succombe à une maladie et Marie se retrouve veuve. Libre de ses pensées et de ses mouvements, elle adopte le pseudonyme d'Olympe de Gouges. En 1767, Olympe rencontre Jacques Biéatrix de Rozières, il devient son amant et son protecteur mais elle refusera de l'épouser.

En 1773 elle quitte Montauban avec son fils pour s'installer à Paris où elle accompagne Biéatrix. Vers 1775, Olympe fait des rencontres décisives qui vont servir ses vellétés d'auteure. Louis-Sébastien Mercier et le chevalier de Cubières resteront toujours parmi ses plus proches amis. Olympe est introduite dans le salon de la Marquise de Montesson, l'épouse du duc d'Orléans. Dans le sillage de cette passionnée de théâtre, elle fréquente le chevalier Saint-Georges, mais aussi le fils du Duc d'Orléans, le Duc de Chartres.

A la fin de l'année 1778, Olympe renonce aux frivolités pour « verser dans le bel esprit ».

Elle se lie aux milieux littéraires les plus avancés : elle va beaucoup au théâtre et à l'opéra, discute des nouvelles pièces, défend et critique les auteurs et les comédiens.

Elle est curieuse de toutes les nouveautés de la science et rencontre des hommes tels que Benjamin Franklin. Entre 1780 et 1784, Olympe monte sa propre troupe de théâtre amateur. Son fils joue. En 1785, elle publie "Mariage inattendu" et "L'homme généreux" inspiré d'un fait réel d'emprisonnement pour dettes. Elle écrit "Le siècle des grands hommes" en 1787 et publie en 1788 sa première brochure politique, "Lettre au peuple, ou projet d'une caisse patriotique par une citoyenne". La même année, elle publie des œuvres destinées au Duc d'Orléans et au Prince de Condé.

S'ensuit une période de démêlés entre Olympe et les Comédiens français. Sa première pièce, "L'esclavage des noirs", est reçue à la Comédie française, puis rejetée. Elle est jouée en 1790 mais boycottée. Une autre de ses pièces, "L'amour fou", est refusée. Olympe affronte ses opposants, dont Beaumarchais, qui prétendent qu'elle n'est pas l'auteur de ses productions littéraires.

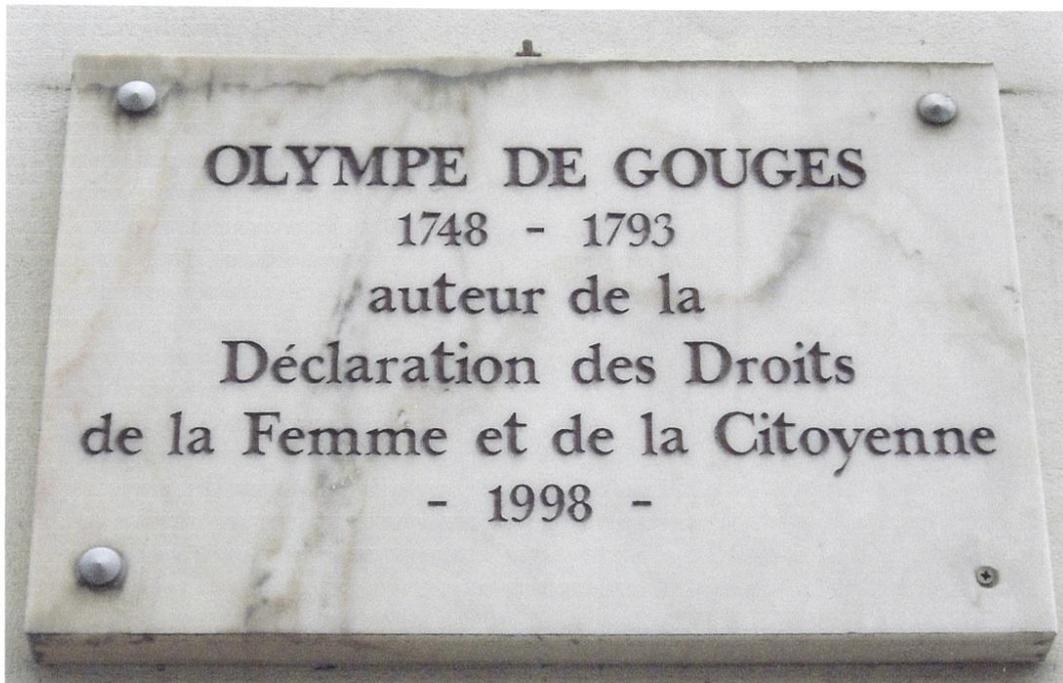
Olympe participe activement aux épisodes de la Révolution. Elle défend courageusement ses propositions sociales, morales et philosophiques, et est farouchement opposée à la violence. Ayant des convictions de « royaliste constitutionnelle », elle est déçue par la fuite du roi à Varennes, mais se propose néanmoins pour le défendre à son procès. Elle écrit de nombreux textes politiques et projets de lois, mais n'arrête pas pour autant d'écrire des pièces de théâtre ou des essais philosophiques. Elle dédie à la reine en 1791 la "Déclaration des Droits de la femme et de la Citoyenne". Après la mort de Mirabeau, elle compose une pièce à la gloire du défunt : "Mirabeau aux Champs-Élysées". Elle dédie aussi à Louis XVI "L'esprit français" en 1792.

Olympe est opposée au Jacobins. Lors de l'affrontement entre Girondins et Montagnards, elle prend parti pour les Girondins et contre Robespierre.

Après l'exécution du roi en 1793, sa pièce "L'entrée de Dumouriez à Bruxelles", donnée à la Comédie française, est l'objet d'une cabale. Olympe est arrêtée par les Montagnards et est emprisonnée, suite à de nombreuses accusations et dénonciations contre eux.

Elle est guillotinée le 3 novembre 1793





Olympe est l'auteure de nombreux écrits en faveur des droits civils et politiques des femmes et de l'abolition de l'esclavage des Noirs.

Ayant demandé l'instauration du divorce, la suppression du mariage religieux et ayant écrit la "Déclaration des Droits de la femme et de la Citoyenne", elle est considérée comme l'une des pionnières du féminisme.

Elle est aussi devenue emblématique des mouvements pour l'humanisme.

Anna Robba, Valentine Roy et Sibel Akyel (D'après Wikipédia et la BD de Catel et Bocquet, Olympe de Gouges)



Pensez à moi !



Souvenez-vous de mon action en faveur des femmes !
Je suis certaine que nous triompherons un jour !

Olympe de Gouges
1748-1793

Solène Hamouda, Marthe Penanhoat-Aubry, Mélodie Thongphanh, Clara Zemman, Lycée Lavoisier

Sophie de Ruffey

« Derrière chaque grand homme se cache une femme »
Gabriel-Marie Legouvé.

ET SI NOUS RENDIONS UN HOMMAGE à « Cette » femme ?
Derrière chaque grand homme, une petite femme, discrète,
Notre Histoire, une page écrite et jouée par des hommes.
Néanmoins, en coulisses, la plume est tenue conjointement par l'un et l'autre.

AINSI : Aspasia de Milet et son influence sur Périclès, Mme de Maintenon sur la dernière période de la vie de Louis XIV, ou encore celle de l'impératrice Eugénie sur Napoléon III ; dans le domaine des arts, Clara Schumann, qui corrigeait les partitions de son mari ; dans le domaine des sciences, Elizabeth Cary Agassiz, naturaliste américaine qui ne commença à publier à son nom seulement à la mort de son mari.

La femme, de tout temps eut une influence sur le cours de l'Histoire
Ce qui a changé, c'est que désormais, elle peut le faire en son propre nom, *George Sand*, serait-elle née pendant notre siècle, aurait pu rester Amantine Lucile Aurore Dupin.

« PANTHEONISATION » toute symbolique :

il s'agirait, pour rendre hommage à la femme « se tenant derrière » chaque grand homme de la patrie, d'introduire au Panthéon celle se cachant derrière le tout premier homme entré au Panthéon : Mirabeau.

Leur correspondance avec Mirabeau (son amant) publiée dès 1792 atteste de l'importance de cette relation dans la construction du Mirabeau que nous célébrons aujourd'hui. : « l'amour s'y tisse avec la philosophie, la politique, la morale. »

Ils fuiront ensemble, et c'est ensemble aussi qu'ils se feront arrêter.

Sophie de Ruffey est ensuite cloîtrée dans un couvent et se suicide en septembre 1789.

Un des symboles de ces femmes aux côtés de « nos » Grands Hommes qui construisirent l'histoire française.

Son nom est inconnu ? Il en est d'autant plus significatif nous avons rendu hommage au « soldat inconnu » mort pour la NATION, il est temps de rendre hommage à la « femme inconnue » qui de tout temps et aujourd'hui encore, fait avancer cette même nation.



Madame de Staël



Née en 1766, Germaine de Staël est la fille de Jacques Necker et Suzanne Curchods. Le couple venant de Suisse s'est installé à Paris où il acquit rapidement une grande influence dans les milieux mondains. Germaine est élevée dans une famille d'intellectuels et grandit en écoutant les conversations du salon de sa mère. Elle épouse en 1786 le baron de Staël-Holstein, dont elle se séparera quatorze ans plus tard. Elle entretient également une relation avec l'écrivain Benjamin Constant. Marquée par les idées des Lumières, elle est favorable à la Révolution. Elle assiste d'ailleurs à l'ouverture des États Généraux le 5 mai 1789. Cependant, opposée aux régimes autoritaires en place, elle passera une grande partie de sa vie en alternant exil et retour à sa patrie. À sa mort en 1817, Stendhal fut élogieux : « [Ce fut] la femme la plus extraordinaire qu'on vit jamais, elle qui mena la conversation française et porta au plus haut degré de perfection l'art brillant de l'improvisation, sur quelque sujet que ce fût. »

Germaine de Staël, une femme moderne

Femme véritablement libre dans une époque où la liberté de la femme n'est qu'illusion, Madame de Staël est le symbole de la femme moderne. Dans *Delphine*, elle prône un concept nouveau : la liberté de divorcer. Ses idées modernes ont d'ailleurs été reprises, par la suite, par George Sand.

Une femme politique

Cependant, ce qui a empêché la popularisation à grande échelle de l'œuvre de Mme de Staël à notre époque, est qu'elle est très impliquée dans la politique de son temps. Ainsi, elle est favorable à la Révolution (« Une nation n'a de caractère que lorsqu'elle est libre. ») sans être partisane de l'absolutisme. Ce n'est point la révolution qu'elle adore ; c'est bien la liberté, l'affranchissement de la personne humaine. Elle est d'ailleurs profondément indignée par la condition des femmes de son temps. Elle revendique le droit au bonheur pour les femmes dans *Delphine*. Dans son œuvre, elle constate et proclame la régression de la condition des femmes sous la Révolution.

Une femme européenne

Un autre aspect de la modernité de Mme de Staël est son idée de l'Europe, cent cinquante ans avant la première création d'une union économique entre plusieurs pays européens. Elle voit vraiment l'Europe comme un seul grand bloc. Dans *De l'Allemagne*, elle sillonne l'Europe et la décrit. « Il faut avoir l'esprit européen », proclame-t-elle. Française, elle parle aussi bien anglais et allemand, tout en maîtrisant pleinement le latin. Pour résumer, citons Émile Faguet « C'était un esprit européen dans une âme française. »

Une femme philosophe

Parmi les divers aspects de l'œuvre de Mme de Staël, il en est un qui ne doit pas être négligé : c'est sa philosophie, qui n'a rien de la philosophie étroite et rigide de certains penseurs du XVIIIe. Elle est la première femme officiellement reconnue comme philosophe politique. En 1796, dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, âgée d'à peine trente ans, elle présente déjà une profonde réflexion sur le bonheur et le contact avec les autres...

Une femme littéraire

Mais qui serait Mme de Staël si l'on ne mentionnait pas sa conscience intellectuelle, son brillant esprit, ainsi que ses nombreux travaux, qui ont véritablement marqué son siècle ? Oublierait-on que le mouvement romantique a été mis à la mode en premier lieu par Mme de Staël ? Et, par dessus tout, saura-t-on un jour rendre un hommage digne à cette femme, pour qui « La gloire elle-même ne saurait être qu'un deuil éclatant du bonheur » ?

Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George Sand (1804-1876)



A la fois tellement admirée et tellement oubliée, tu fais partie de l'imaginaire collectif, comme une de nos grandes figures féminines. Proust disait de toi à la lecture d'un de tes romans : « *Je n'avais jamais lu encore de vrais romans. J'avais entendu dire que George Sand était le type du romancier* ».

Et pourtant tu demeures si mystérieuse pour beaucoup...

Contrainte d'écrire sous un nom d'homme pour affirmer tes idéaux à travers tes romans, cela ne t'arrête pas pour autant.

La place de la femme dans la société qui t'entoure te révolte : « *Infâme tyrannie de l'homme sur la femme ! Mariage, sociétés, institutions, haine à vous ! Haine à mort !* » écris-tu dans *Valentine*, ton deuxième roman, après *Indiana*, ta véritable « déclaration de guerre au code Napoléon » qui institue la soumission des femmes dans le mariage que tu dénonces violemment.

Tu plaides le droit au divorce dans *Jacques*, évoques des questions de société importante comme l'attitude à adopter face à l'adultère.

Tu es une femme libre et en avance sur ton temps. Tu t'affranchis des règles et des codes, tu montes à Paris et t'habilles en homme. Dans *l'Histoire de ma vie*, tu te rappelles ton arrivée :

« *Moi j'avais l'idéal logé dans un coin de ma cervelle, et il ne me fallait que quelques jours d'entière liberté pour le faire éclore. Je n'étais plus une dame, je n'étais pas non plus un monsieur.* »

Tu apparais droite, fière, splendide, tenant à tes idéaux. Tu mènes la vie qui te plaît, qui ne correspond pas à la vie d'une femme de ton époque : *« Je travaille la nuit, je monte à cheval le jour, je joue au billard le soir et je dors le matin »*.

C'est donc toi la femme forte, moderne, qui écriras tant d'articles, qui lanceras des journaux...

Tu as traversé le XIXème siècle, vécu tant de retournements, une histoire si dense. Et tu étais une femme au milieu de tous ces hommes. C'est ton côté politisé qui se dévoile ici. Toi féministe ambiguë. On t'a proposé d'être députée, tu as refusé : c'était trop tôt pour la femme.

Mais dois-tu pour autant être négligée ? Toi qui citas tant Rousseau et repris souvent les idées des Lumières, pourquoi ne te rendons-nous pas hommage à toi aussi ? N'aurais-tu pas ta place dans notre Panthéon, au regard de tes prises de position, si conformes à l'idéal de droiture et de progrès de notre République ?

**Martin Besançon, Marguerite Lacroix-Namias, Adèle L'Helgouach, Gabrielle Jouve,
Solal Robinne du lycée Lavoisier**

Louise Michel



AU PANTHEON ?

Louise Michel
(1830-1905)

J'ai créé des écoles dans le but d'éduquer et de cultiver la jeunesse française grâce à l'écriture et la lecture.

Je me suis opposée au nouvel empire condamnant sévèrement ses méthodes de répression.

J'ai supporté de nombreux séjours en prison et la déportation pour mes convictions, me défendant moi-même.

Je me suis battue pour la révolution sociale, pour l'anarchisme et contre l'influence ecclésiastique, véhiculant mes idées dans de nombreux meetings.



Je me suis révoltée contre les Prussiens apportant une aide militaire et médicale.

J'ai continué mon combat dans mes écrits sous forme de textes engagés.

**J'ai œuvré pour
la République.
Je me suis battue toute ma
vie pour le peuple français
et ses droits
Alors pourquoi ne pas me
faire entrer au Panthéon ?**

Je me suis violemment opposée à la peine de mort osant même adresser des lettres véhémentes aux dirigeants français.

JE M'APPELLE LOUISE, Louise Michel, mais peut-être me connaissez-vous sous le nom de Vierge rouge ou d'Enjolras. Je suis née le 28 mai 1830. J'ai toujours aimé l'école. Peut-être est-ce pour ça que je suis devenue institutrice. Ou peut-être parce que les instituteurs sont ceux qui *donnent au peuple les moyens intellectuels de se révolter*.* Ce n'est pas pour rien qu'on y étudie Voltaire et Rousseau. Voici un de mes lieux préférés : mon école, à Montmartre. Mais je n'ai pas enseigné seulement à Paris. J'ai aussi fait classe pendant mon exil, en Nouvelle-Calédonie, aux autochtones, les *kanaks*, opprimés par les Blancs, et puis dans une école à Nouméa. Fin mars 1871 : Adolphe Thiers veut livrer Paris aux Prussiens. Le peuple de la capitale se révolte : la Commune est proclamée. J'étais à Montmartre, sur les barricades. Nous avons fait verser des pensions aux veuves, aux orphelins, nous avons ouvert des écoles. Ici, à Saint-Bernard de la Chapelle, j'ai animé le Club de la Révolution. Condamnée, déportée, la barre des accusés a été pour moi une tribune politique. Oui, je suis une militante. Communarde, anarchiste, je me suis toujours battue pour mes idées, pour les opprimés, pour le peuple :

« L'art pour tous, la science pour tous, le pain pour tous ! »

POUR LE DROIT DES FEMMES aussi, je me suis battue. Après tout, elles sont égales aux hommes, je l'ai vu, je les ai côtoyées, qu'il s'agisse des communardes ou des prostituées. Et je peux l'attester, *si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine*. *

Je suis aussi une femme qui écrit. Sur l'amour, sur la société, sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Des romans, des feuilletons, des poèmes, que j'ai adressés à Victor Hugo. Il m'a répondu. Ce fut le début d'une correspondance, d'une amitié. A Théophile Ferré, arrêté comme moi lors de la Semaine Sanglante, condamné à mort, j'ai dit que *par le temps rapide, tout appartient à l'avenir ; que le vainqueur au front livide, plus que le vaincu peut mourir*.*

En décembre 1871, alors que, face à ses juges, Louise réclamait la peine de mort, prononcée contre quatre-vingt treize communards, Victor Hugo lui dédia un poème, *Viro Major*, c'est-à-dire : plus grande qu'un homme.

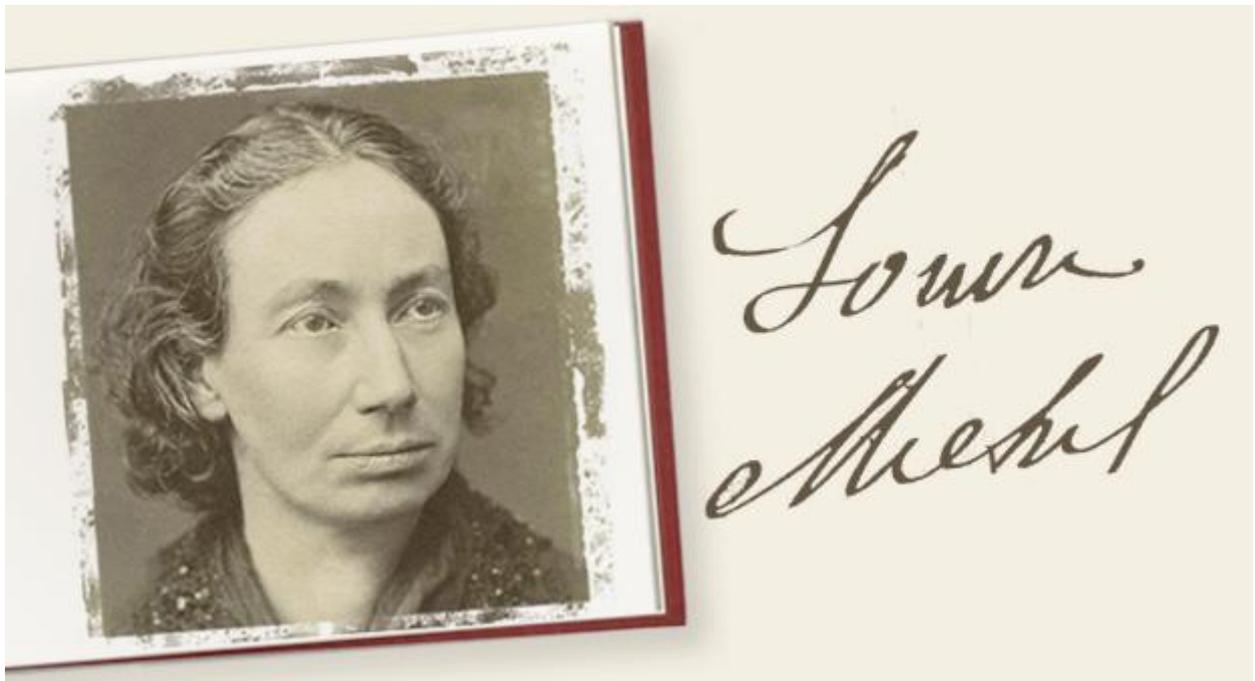
La répression de la Commune, lors de la Semaine Sanglante de mai, fit des milliers de morts dans les rangs des fédérés. Cent quarante-sept d'entre eux furent fusillés contre ce mur du Père Lachaise, devenu un symbole de l'insurrection populaire : le mur des Fédérés.

Louise Michel est morte le 9 janvier 1905.

Aujourd'hui, nombreux sont les écoles, collèges et lycées Louise Michel en France.

La station Louise Michel à Paris est encore la seule à porter un nom de femme.

*Les passages en italique marqués d'un astérisque sont des citations de Louise Michel



Institutrice puis directrice d'école, Louise Michel enseigna aussi bien aux jeunes filles du peuple de Montmartre qu'aux autochtones de Nouvelle-Calédonie, les kanaks, avec lesquels elle noua des liens pendant son exil et qu'elle défendit contre les Blancs qui les opprimaient.

Louise Michel s'est érigée en défenseuse des opprimés du monde entier, prenant une part active à la Commune de Paris en 1871 et militant toute sa vie pour la cause du peuple.

Féministe, elle se battit pour faire reconnaître les droits des femmes - et plus particulièrement des prostituées qu'elle côtoya en prison - ainsi que leur action prépondérante pendant la Commune de Paris.

Femme de lettres, Louise Michel a publié plusieurs romans et écrit de nombreux poèmes souvent témoins de son profond engagement politique. Elle a correspondu des années durant avec Victor Hugo.

Louise Michel déclara que le but de sa vie était : L'art pour tous, la science pour tous, le pain pour tous !

Louise Michel au Panthéon ?

Louise Michel, née le 29 mai 1830 en Haute-Marne, est élevée par ses grands-parents Demahis desquels elle reçoit une éducation libérale, lisant Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes et apprenant le chant et le piano. En 1850, après le décès de ses grands-parents et de son

père, Louise Michel est chassée du château par sa belle mère.

Elle s'inscrit aux "cours normaux" de Chaumont pour devenir institutrice. En 1852, son diplôme en poche, elle ouvre une école libre à Audeloncourt. Ses

méthodes avant-gardistes ne plaisent pas à tous les parents. Elle quitte donc Audeloncourt. Puis, en 1854, avec son amie Julie Longchamp, elle ouvre une seconde école de jeunes filles à Millières où elle ne reste que deux ans.

En 1856, Louise Michel quitte la Haute-Marne et s'installe à Paris qui l'a toujours attirée. Elle est d'abord institutrice dans une pension puis ouvre sa propre école, neuf ans plus tard, à Montmartre. Elle fréquente les meetings politiques - où elle rencontre d'ailleurs Théophile Ferré - et devient furieusement anticléricale et antireligieuse. Elle s'oppose également à l'Empire. Le 12 janvier 1870 à l'enterrement du journaliste Victor Noir, assassiné par Pierre Bonaparte, elle se jure à elle-même qu'en souvenir de la victime des Bonaparte, elle ne quittera plus jamais le deuil .

Elle s'engage pleinement dans la révolte lorsque Paris est assiégée par les Prussiens au début de la Troisième République. A la fois ambulancière et soldat Louise Michel est partout où il y a du danger. Le 24 mai cependant, elle se livre aux *Versaillais* qui ont arrêté sa mère et menacent de l'exécuter. Marianne Michel relâchée, sa fille est incarcérée.

Le 16 décembre 1871, à l'issue de son procès, où elle mène sa propre défense, elle est condamnée à la déportation à vie. Elle retrouve de nombreuses camarades des barricades, Beatrix Excoffon et Nathalie Lemel en font partie. Malgré des conditions de vie difficiles en Nouvelle Calédonie, liées entre autre au manque d'hygiène et de nourriture, elle s'y plaît bien. Elle y aide les Canaques auxquels elle a appris à lire et à écrire lorsque, entre 1878 et 1879, ils s'insurgent contre la présence française. Elle assiste aussi, impuissante, à leur écrasement. Par la suite elle s'installe à Nouméa comme institutrice en 1879. C'est lors de son exil qu'elle se tourne vers l'anarchisme. Puis, après l'amnistie générale des condamnés de la Commune, elle rentre en France le 9 novembre 1880, où elle est accueillie triomphalement. S'ensuit une longue série de meetings et de réunions au cours desquels elle

rappelle à chaque fois son combat pour la révolution sociale et prône l'anarchisme.

Pendant presque sept ans sa vie alterne entre meetings politiques, campagnes, manifestations des chômeurs et séjours en prison après des procès où elle se défend seule. Elle déchaîne les passions mais lasse des calomnies, des ragots et du manque de liberté, elle s'exile à Londres en juillet 1890.

Louise Michel reprend ses activités d'institutrice, donne gratuitement des cours de français, et continue en parallèle ses conférences. Elle suit de loin la vague d'attentats anarchistes qui a lieu en France, tout en y étant favorable. Pendant les dix dernières années de sa vie, elle partage son temps entre Londres et Paris. Elle meurt à Marseille le 9 janvier 1905, alors qu'elle effectue une tournée de meetings dans le sud de la France.

Ainsi, Louise Michel a œuvré toute sa vie pour la République, pour le peuple français et ses droits. Tout d'abord elle a créé des écoles dans le but d'éduquer et de cultiver la jeunesse française, leur apprenant à écrire, à lire et en pimantant leur quotidien avec des sorties scolaires enrichissantes. Mais sa volonté de transmettre un savoir ne s'est pas arrêtée aux jeunes enfants et elle a toujours essayé d'inculquer les notions de l'écriture aux analphabètes qu'elle rencontrait. Elle s'est aussi opposée au nouvel Empire condamnant sévèrement ses méthodes de répression et osant ce que nul n'osait. Louise Michel ne s'est pas seulement battue par la voie littéraire mais aussi physiquement, comme lors de l'occupation prussienne de Paris pendant laquelle elle a apporté une aide militaire et médicale. Son combat pour la révolution sociale, contre l'anarchisme, l'influence ecclésiastique et la peine de mort lui ont même valu plusieurs procès et de fréquents séjours en prison. Mais elle n'a jamais baissé les bras, véhiculant ses idées, que ce soit sous forme de textes littéraires ou lors de meetings politiques auxquels elle se rendait. C'était une femme tenace, engagée, symbole de la lutte et de la résistance. **Alors pourquoi ne pas lui rendre hommage en lui ouvrant les portes du Panthéon ?**

Hubertine Auclert

◆ Une enfance marquée par la mort et le couvent



Hubertine Auclert naquit le 10 avril 1848. À l'âge de treize ans elle perd son père. Suite à cet événement tragique sa mère décide de la mettre au couvent. Elle ne s'y plaît pas et décide à 16 ans de quitter l'établissement religieux pour rejoindre sa mère. Mais celle-ci meurt et Hubertine est contrainte de retourner au couvent. Mais ne supportant plus la religion elle décide de quitter le couvent en 1869. Ces années passées au couvent vont faire d'elle une militante anticléricale.

◆◆ La première féministe française

Le couvent quitté, Hubertine décide de monter à Paris. Elle deviendra la secrétaire d'une autre grande militante **Maria Deraismes**. Elle décide donc de s'engager pour les droits des femmes et devient la première militante française à se déclarer **féministe**. Elle exige pour les femmes le droit de vote et celui de se présenter aux élections, idées complètement nouvelles pour l'époque.

◆◆◆ Une militante en faveur du droit de vote

Elle fonde la société **Le droit des femmes** en 1876 qui soutient le droit de vote pour les femmes et qui s'appellera en 1883 **Le suffrage des femmes**. Malheureusement en 1878 le **Congrès international sur les droits des femmes** tenu à Paris ne soutient pas le projet de Auclert. Déterminée en 1880 elle lance une révolte affirmant que les femmes ne devraient pas être soumises. Le 13 février 1881, elle lance le journal **La Citoyenne** plaidant avec force pour la libération féministe. En 1884, elle dénonce la loi sur le divorce qui ne permet pas aux femmes de garder leur salaire.

◆◆◆◆ Une militante qui se bat jusqu'à la fin de sa vie

Pour des raisons financières elle arrête *La Citoyenne* mais collabore pour un autre journal **La libre parole**. En 1900 elle devient membre du conseil national des Françaises, organisation pour les groupes féministes. En 1908, les Françaises mariées reçoivent le contrôle de leurs propres salaires mais Auclert continue de pousser en faveur de l'égalité complète. En 1911 elle défie les autorités en se présentant aux élections municipales. Elle meurt le 4 août 1914 et repose au cimetière Père-Lachaise. Elle restera une figure du combat pour l'égalité et les droits pour les femmes.

Kajiou Sarah, 2^e1, lycée Henri IV

Lise Meitner

VIENNE : une femme physicienne à l'Université

Lise Meitner voit le jour à Vienne en 1878. Troisième d'une famille de huit enfants, elle grandit dans une atmosphère intellectuelle et libérale qui l'encourage à poursuivre des études.



Entrée à l'Université, elle se consacre à la physique et reçoit son doctorat pour avoir vérifié que les équations de Maxwell (lois décrivant la conduction électrique) s'appliquent au transport de chaleur.

Consciente que son statut de femme restreint sa carrière académique, elle continue néanmoins ses recherches et parvient à résoudre un problème d'optique abandonné par Lord Rayleigh (Prix Nobel de Chimie 1904).

BERLIN : directrice du département de physique

En 1907, Lise part pour Berlin et convainc Max Planck, le père de la mécanique quantique, de la laisser suivre ses cours.

Lise entame des études sur la radioactivité avec le chimiste Otto Hahn, qui deviendra son meilleur ami. Ils se voient relégués au sous-sol de l'institut car leur supérieur n'admet pas la présence d'une femme dans ses laboratoires.

Après la première guerre mondiale où elle s'est engagée comme infirmière, Lise se voit confier la direction d'un département de physique.

En 1918, elle découvre le Protactinium (Pa, $Z=91$), étudie la masse du neutron et les réactions nucléaires artificielles. Grâce à ses travaux indépendants sur les spectres, elle obtient le Prix Lieben.

STOCKHOLM : Lise découvre la fission nucléaire

À la veille de guerre, Lise fuit Berlin pour la Suède. Avec la collaboration d'O. Hahn et de F. Strassmann demeurés en Allemagne, elle dirige à distance des expériences et apporte la première explication théorique de la division de l'uranium sous l'effet d'un bombardement de neutrons : c'est la découverte de la fission nucléaire. Elle montre aussi que ce phénomène produit une énergie colossale pouvant engendrer une application militaire.

En 1944, c'est injustement Otto Hahn qui se voit décerner le prix Nobel de chimie pour ses découvertes sur la fission.

Lise, elle, refuse de participer au projet Manhattan, projet qui mènera à la fabrication des bombes d'Hiroshima et Nagasaki, et elle part en Angleterre.

CAMBRIDGE : une reconnaissance tardive et incomplète

Lise reçoit la médaille Max Planck. En 1955 – ironie du sort - on lui discerne le prix « Otto Hahn » de physique-chimie et en 1957, elle est nommée doctor honoris causa.

Bien qu'elle fût pressentie pour le Prix Nobel à trois reprises, elle ne le reçut jamais. Elle s'est éteinte à Cambridge en 1968 en tant que professeur et repose à St-James auprès de son frère. Sur sa tombe, son neveu a fait graver: « Lise Meitner, a physicist who never lost her humanity ».

Afin d'honorer la mémoire de cette physicienne hors-pair, son patronyme a été donné à un astéroïde, à deux cratères et à un élément découvert en 1997 : le Meitnerium ($Z=109$).

Elle demeure cependant l'un des cas les plus injustement ignorés par le comité attribuant le prix Nobel.

COCO CHANEL

de la légende a la femme



Une femme au Panthéon, un projet qui pourrait apparaître aussi incongru que celui qui fut de libérer les femmes du carcan vestimentaire... Qui oserait rejoindre Marie Curie associée à son mari ? Pourquoi pas Coco Chanel, cette femme qui a su tant faire pour les femmes du monde entier, par son sens de l'esthétique, mais avant tout par son génie novateur ? Celle qui a toute sa vie lutté pour proposer, plus qu'une nouvelle mode, un art de vivre et une vision nouvelle de la femme et de son corps.

L'œuvre éternelle d'une grande dame de la mode

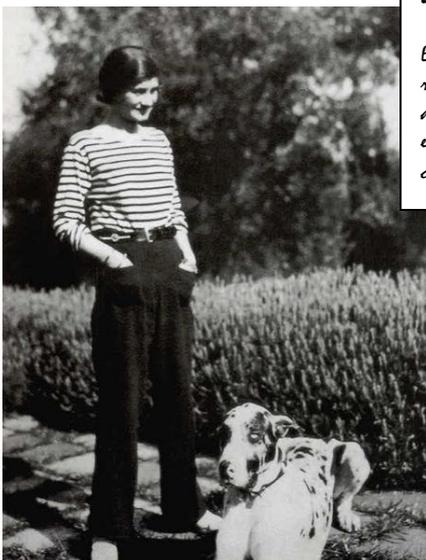
Une tenue incroyable, révolutionnant tous les codes sociaux... La souplesse et l'élégance d'un tissu noir ajusté au corps longiligne de sa créatrice. Une coupe tout à fait unique, encadrant le corps de la femme sans jamais le dévoiler, dans le jeu subtil d'une alliance entre la féminité et la masculinité. Cette libération complète du corps féminin s'accompagne de quelques perles – indispensable accessoire, si ce n'est quelques gouttes de parfum... dans une robe noire, traditionnellement réservée au deuil. Mais qu'importe ! Choquer n'est pas le but premier, seulement la conséquence inéluctable d'un vif engagement en faveur d'une indépendance plus grande de la femme et de son corps. Telle est l'image mythique laissée par Coco Chanel parée de la fameuse petite robe noire.



Un héritage dédié à toutes les femmes

Cette femme de caractère incarne un véritable symbole, non seulement pour tous les grands couturiers et multiples adeptes de la mode, mais aussi pour les légendes qu'elle a laissées derrière elle. Toute sa vie a été guidée par une seule et unique pensée : créer des vêtements adéquats aux femmes, souples, pratiques et agréables à porter. Elle porte ainsi un regard novateur, qui rompt avec des années de dissimulation et d'enfermement du corps féminin par les couturiers de l'époque. A bas ces corsets, guêpières et blocs de tissu pesants, Coco ne conçoit ses modèles qu'à partir du matériau unique qui le portera : la femme !

Toutes ces pièces sont d'authentiques écrans mettant en valeur chaque personnalité féminine. Que nous a-t-elle légué de légendes –des chapeaux de paille légers et agréablement ornés, des tailleurs, la marinière, le tweed, des pantalons en jersey ou même des escarpins bicolores !



LA MARINIÈRE

Elaborée sous la première guerre mondiale pour répondre à la pénurie de tissus et aux travaux domestiques féminins, Coco n'hésite pas à employer du jersey et s'inspire des marins pour créer une tenue alliant simplicité et confort.



LE TWEED

Lors de nombreux voyages en Ecosse avec le Duc de Westminster, Chanel découvre une nouvelle matière, le tweed, qu'elle utilisera régulièrement pour ses tailleurs.

De la consécration d'une femme exceptionnelle

À travers la mode, Coco Chanel a tenté de proposer une redéfinition des codes sociaux en vigueur à l'époque. Elle s'amuse à détourner les vêtements des hommes, les tissus et matériaux communs

dans des créations pour le moins originales et subversives aux yeux de ses contemporains. Indépendante et passionnée, elle n'a eu de cesse de créer de nouveaux styles: bien que son action soit partie de vêtements, c'est tout un concept qu'elle a su développer et offrir. Les femmes, à travers l'autorité Chanel, ont eu la possibilité d'affirmer plus véritablement leur personnalité par des vêtements symboles d'élégance et d'affranchissement moral et physique. Au-delà de son talent de couturière et de son statut de «grande dame de la mode», Coco fut une véritable artiste, qui par son travail a touché l'ensemble de la population française. Par quelques traits incisifs de crayon, une vague ébauche de tenue sur une feuille de papier, elle paraît et sublimait le corps de la femme à la fois de ses idées et de ses créations. Son empreinte est sans cesse continuée, renouvelée par des créateurs qui suivent ses traces. Combien d'entre nous possèdent au moins un vêtement dont le style fut inspiré par Coco Chanel ? Elle compte ainsi aujourd'hui parmi les symboles de la France, et continue de placer notre pays aux premiers rangs de la scène internationale de la mode, mais aussi de la culture.

JOORY DINA ET PERNOT ALICE LS4 HENRI IV 2013

Éléonor Roosevelt
1884-1962



Éléonor Roosevelt, épouse de Franklin Roosevelt, président des Etats-Unis de 1933 à 1945, a utilisé son statut de Première Dame pour lutter contre les inégalités sociales et raciales. Elle a également défendu l'émancipation des femmes aux Etats-Unis et occupé une place politique aussi importante que son mari.

Femme d'actions et de politique

Éléonor est une femme d'action : l'œuvre de sa vie a été en faveur d'une société meilleure, aux inégalités réduites autant que possible.

En défendant les exclus de la société, elle a prouvé qu'une femme pouvait être une femme libre, influente et active, tout en restant une épouse.

Éléonor avait réellement conscience qu'elle avait une tâche à accomplir, pour le bonheur du plus grand nombre, en menant des actions d'abord à petite échelle, comme le soutien d'une communauté de mineurs suite à la fermeture de leur exploitation, puis à une échelle plus grande, comme son influence dans les décisions de guerre de son mari. Éléonor s'est engagée politiquement dans la société, en luttant pour l'égalité de deux types d'individus, jusque-là considérés comme mineurs, face aux hommes : les noirs américains, qui subissaient la ségrégation raciale, et les femmes, encore destinées à rester femmes au foyer. Pour les premiers, elle va s'engager pleinement dans le Mouvement Américain pour les Droits Civiques et se révolter contre les préjugés raciaux. Pour les femmes, elle va leur favoriser l'ouverture de nombreux métiers, elle fonde notamment un corps féminin de pilote de l'armée de l'air. Elle a par ailleurs révolutionné le statut de Première Dame, qui depuis ce jour, se doit d'être engagée politiquement.

Après la mort de son mari, Éléonor s'est beaucoup investie dans la fondation de l'ONU, elle a effectivement participé à la rédaction de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Afin de diffuser ses idées et les rendre accessibles à tous, Éléonor Roosevelt s'est beaucoup servie des médias. Elle a en effet tenu une colonne dans un journal populaire, *My Day*, où elle défendait ses idées féministes.

16 mai 2013, Shan Grémion et Hannah Balme, lycée Henri IV



Paulette Nardal

née en 1896 à Saint-Pierre (Martinique)

décédée en 1985

Elle sera la première femme de lettres martiniquaise à étudier à la Sorbonne. En 1931, avec sa sœur, Andrée et l'haïtien Léo Sajous,

elle fondera *La Revue du Monde Noir*. Elle y pose les prémices de la théorie de la Négritude. Ce journal deviendra le ciment du mouvement

de la Négritude, qui sera repris par la suite par Aimé CESAIRE et Léopold SEDAR SENGHOR. Grâce à son Salon littéraire, à sa Revue du Monde Noir, et à ses nombreux contacts dans le monde entier, elle est à l'origine de la reconnaissance de la culture noire dans la France de l'entre-deux-guerres et du rapprochement entre les écrivains noirs anglophones comme HUGUES ou MCKAY et francophones comme MARAN, CESAIRE ET SENGHOR.

En 1945, Paulette NARDAL créa le "Rassemblement Féminin », et incita les femmes martiniquaises à aller voter pour la première fois. Passionnée par la musique, elle rédige un historique de la tradition musicale des campagnes martiniquaises.

Dans l'éditorial du premier numéro de la « Revue du Monde Noir » datant de 1931, Paulette NARDAL explicite son ambition :

« [...] Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de mieux se connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra « La Revue du monde noir ». [...] Par ce moyen, la race noire contribuera avec l'élite des autres races [...] au perfectionnement matériel, intellectuel et moral de l'humanité [...]

Lycée Jardin d'Essai, Guadeloupe

TOUJOURS VOS ÉCRITS CRIENT VOS VOIX EN DÉLIVRANT VOS MESSAGES
UN INSTANT VOS ACTES ONT REFLÉTÉ L'ÂME SURGISSANT DE VOS YEUX
MAINTENANT VOS CORPS DE ROUSSELIÈRE SÈCHENT DE TOUT CE QUI LES ENFLAMMA
MAIS VOS ESPRITS DE NULLE PART BRILLEN TOUTJOURS À L'HORIZON
QUE TES PORTES DE MÉMOIRE CHANTENT LA VENUE DU MÉRITE EN TON SEIN

PANTHÉON !



Tu ne crois pas
que tu en fais
un peu trop ?



marion

Simone de Beauvoir



L'égalité pour changer !

SIMONE DE BEAUVOIR 1908- 1986



Femme engagée dans l'avortement, la libération des femmes, l'existentialisme, la politique.

Simone de Beauvoir née le 9 avril 1908 à Paris et morte le 14 avril 1986, peut être considérée comme une femme complète, à la fois philosophe romancière, épistolière, mémorialiste et essayiste.

Il est impossible d'évoquer Simone de Beauvoir sans à la fois parler de Jean Paul Sartre, homme avec qui elle vécut une relation fusionnelle que seule la mort séparera.

Elle montrera son engagement à travers ses œuvres où elle parlera du communisme, l'athéisme et l'existentialisme, courant philosophique et littéraire qui réfute une quelconque notion de destinée. Elle atteindra le sommet de son art avec le fameux roman « Deuxième Sexe ». Certain chapitre feront polémique notamment celui où elle prône l'avortement, considéré à l'époque comme un homicide. Elle assimile également le mariage à une institution bourgeoise répugnante lorsque la femme est sous la domination de son mari. Sa citation la plus connue sur la condition féminine est « On ne naît pas femme on le devient ».

Avec ses amies, Gisèle Halimi et Elizabeth Badinter leur influence a été décisive pour la reconnaissance des tortures faites aux femmes durant la Guerre D'Algérie et pour le droit à l'avortement. Elle est à l'origine du Manifeste 343, pétition signée par 343 femmes affirmant s'être faites avorter illégalement et du mouvement « Choisir » organisation pour la dépenalisation de l'avortement qui aboutit finalement à sa légalisation.

Simone de Beauvoir est une femme qui d'après nous devrait être panthéonisée car durant toute sa vie elle affirme ses opinions et se bat pour différentes causes notamment lorsqu'elle prend position en faveur des femmes dans la société ou en faveur de l'avortement à travers ses romans, ses articles ainsi que ses discours. C'est une femme indépendante et libre grâce à laquelle nous avons certains de nos droits actuellement.

Ses funérailles furent suivies par des hommes et des femmes du monde entier et en 2008 a été créé le Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes, ce qui montre bien qu'elle fut un personnage majeur dans l'évolution de notre société.

Carla Franzoni, Laurence Clastres, Caroline Lazauche et Lisa Calisti
lycée Lavoisier, Paris 5^{ème}.

Biographie de Simone de Beauvoir (1908 – 1986)

Par Svevo Bandelier, du Lycée Lavoisier



Simone de Beauvoir naît à Paris le 9 janvier 1908 dans une famille bourgeoise, conformiste et catholique. Par la suite, la situation financière de sa famille se détériore quelque peu, mais elle continue d'être une excellente élève. Elle doit cependant déménager vers un endroit moins accueillant mais ses parents l'incitent à étudier du mieux qu'elle peut.

En 1926, elle adhère à un mouvement socialiste et suit des cours de philosophie à la Sorbonne. C'est à cette époque qu'elle fait la connaissance de Jean-Paul Sartre, qui fréquente le même groupe d'étudiants qu'elle. Tous deux passent l'agrégation de philosophie la même année, en 1929 : Sartre est premier, Simone obtient la seconde place. Débute alors une vie commune sans cohabitation, ainsi qu'une collaboration et un dialogue intellectuel qui vont durer pendant près d'un demi-siècle, et rendre mythique le couple de penseurs. Ils deviennent professeurs ; c'est alors le temps d'une courte séparation puisque Sartre est envoyé au Havre et Beauvoir à Marseille. Toutefois, elle refuse de l'épouser. Ces années d'enseignement sont une ère nouvelle pour l'écrivain, qui a plusieurs liaisons avec ses élèves, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. Mais cela ne compromet en rien sa relation avec Sartre, qui se conforme à ce mode de vie qu'ils ont choisi ensemble. Elle est cependant accusée d'« excitation de mineure à la débauche », suite à une plainte déposée en 1941 par la mère d'une de ses élèves et amantes, et suspendue de son poste ; elle sera réintégrée à la Libération.

Elle s'émancipe de sa famille, ce qui passe notamment par le rejet de la croyance. Après la Seconde Guerre Mondiale, avec Sartre, Raymond Aron, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Boris Vian et quelques intellectuels de gauche, elle fonde une revue, *Les temps modernes*, qui a pour but de faire connaître l'existentialisme à travers la littérature contemporaine. Son premier livre, *L'invitée*, paraît en 1943.

A partir de 1947, elle se rend aux Etats Unis, en Chine, en Russie et à Cuba où elle fait la connaissance d'autres personnalités communistes telles que Fidel Castro, Che Guevara, Mao Zedong, Richard Wright. Aux États-Unis, elle engage une relation passionnée avec l'écrivain américain Nelson Algren, et lui envoie plus de 300 lettres. Elle publie *Le Deuxième Sexe*, ouvrage de référence du mouvement féministe français, en 1949, et devient ainsi une personnalité très controversée à cause de ses prises de position, notamment en faveur de l'avortement. Récompensée par le prix Goncourt en 1954 pour *Les Mandarins*, elle délaisse cependant le genre romanesque au profit de l'essai et de la rédaction de ses mémoires.

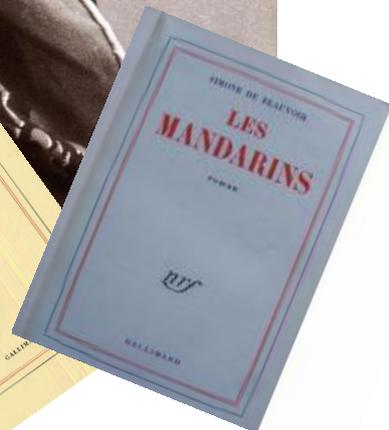
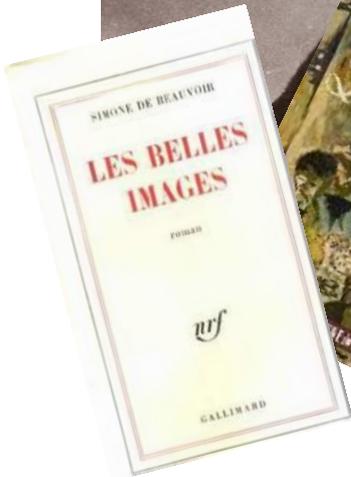
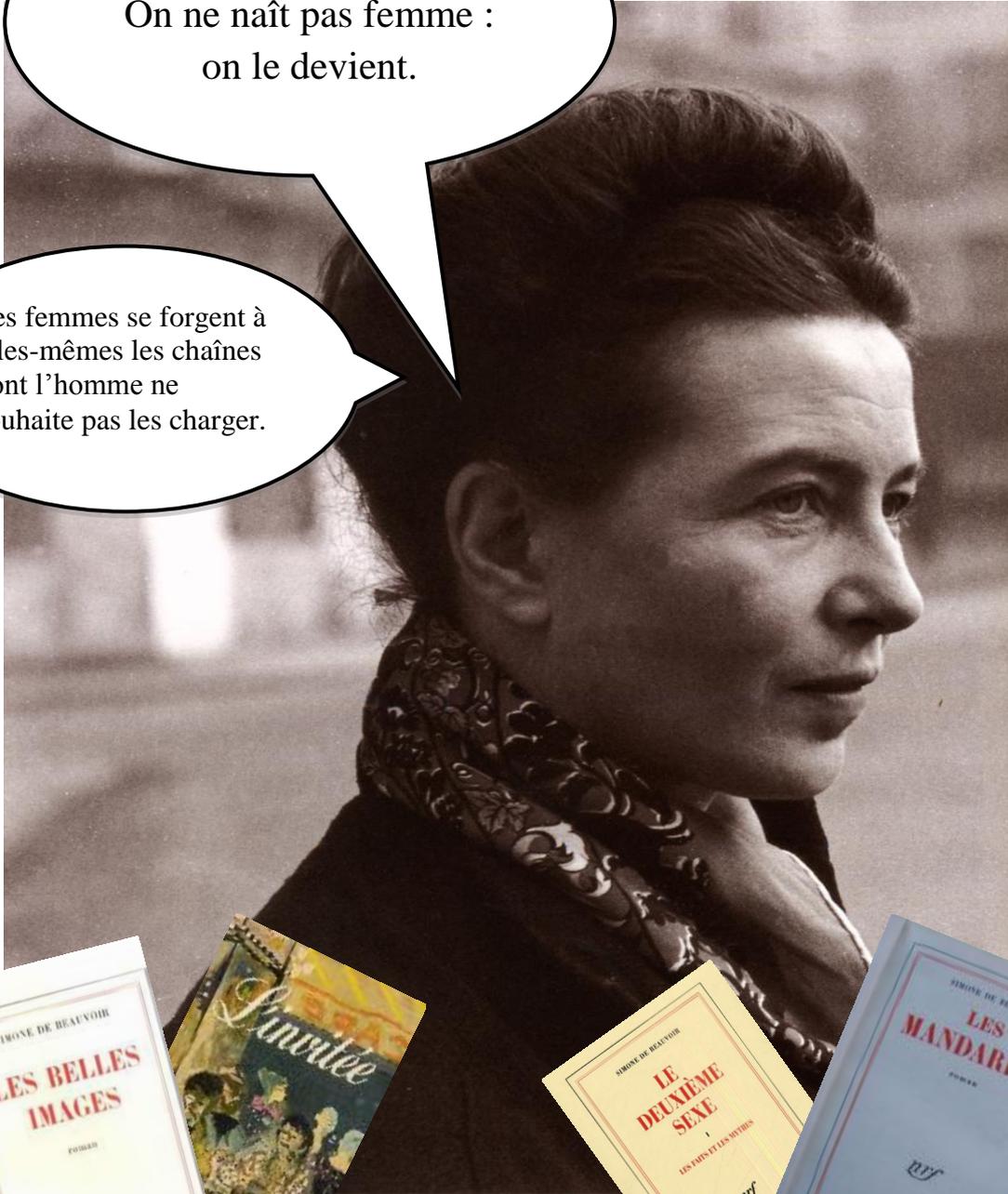
Auteure reconnue et icône du féminisme, Simone de Beauvoir reste liée à Jean-Paul Sartre et au courant philosophique de l'existentialisme auquel elle a également contribué. Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir a publié *La cérémonie des Adieux* (1981) et *Lettres au Castor* (1983) qui rassemblent une partie de sa correspondance avec lui. Sa fille adoptive est à son chevet lorsqu'elle s'éteint en 1986 à Paris. Elle est inhumée au cimetière du Montparnasse à Paris, aux côtés de Jean-Paul Sartre.

Simone de Beauvoir au Panthéon ?

Par Svevo Bandelier, du Lycée Lavoisier

On ne naît pas femme :
on le devient.

Les femmes se forgent à
elles-mêmes les chaînes
dont l'homme ne
souhaite pas les charger.



Simone ?

*La femme est tout ce que
l'homme appelle et tout ce qu'il
n'atteint pas.*



« Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ;
il se suffit, il réalise l'absolu. »

S. de B.

L'engagement de Simone de Beauvoir (1908-1986)

par Svevo Bandelier, Lycée Lavoisier

Les éléments nouveaux apportés par Simone de Beauvoir au féminisme

Beauvoir devient la figure du féminisme en décrivant une société qui maintient la femme dans une situation d'infériorité. Son analyse de la condition féminine à travers les mythes, les civilisations, les religions, l'anatomie et les traditions fait scandale, et tout particulièrement lorsqu'elle parle de la maternité et de l'avortement, assimilé à un homicide à cette époque. Quant au mariage, elle le considère comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution lorsque la femme est sous la domination de son mari et ne peut en échapper.

Il faut savoir que dès le début où la pensée de Simone de Beauvoir a été discutée par les féministes, une division s'est opérée. D'un côté, les "beauvoiriennes", qui s'attachent à cette phrase : "*On ne naît pas femme, on le devient*", essayant d'analyser des structures sociales. D'un autre côté, les différentialistes, qui estiment que les femmes ont des qualités particulières, une sensibilité particulière, due notamment à leur capacité à être mères, et que, par exemple, elles exerceraient le pouvoir autrement. On a pu voir avec de nombreux exemples de femmes politiques que tout cela pouvait être remis en cause, et que les qualités particulières des femmes pour exercer le pouvoir plus humainement, moins durement, que les hommes, n'étaient pas évidentes.

Entre son engagement féministe et son métier de romancière

Simone de Beauvoir a toujours considéré exercer le métier de romancière. Elle disait : "*Je suis une femme écrivain, et une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit à ses moments perdus, c'est quelqu'un pour qui écrire passe avant tout*".

Son engagement féministe était partout dans son écriture, dans ses romans, dans ses *Mémoires*, pas seulement dans son essai, *Le Deuxième Sexe*. Elle ne se séparait pas en plusieurs parties, elle était une seule personne qui essayait de construire ce qu'elle appelle "*l'aventure d'être soi*".



Explication de la citation "*On ne naît pas femme, on le devient*"

Cela ne signifie évidemment pas que les deux sexes sont absolument identiques à la naissance.

Mais comme on le voit encore aujourd'hui, les femmes sont trop souvent élevées en vue des tâches "féminines". 82 % d'entre elles assument entièrement les tâches ménagères.

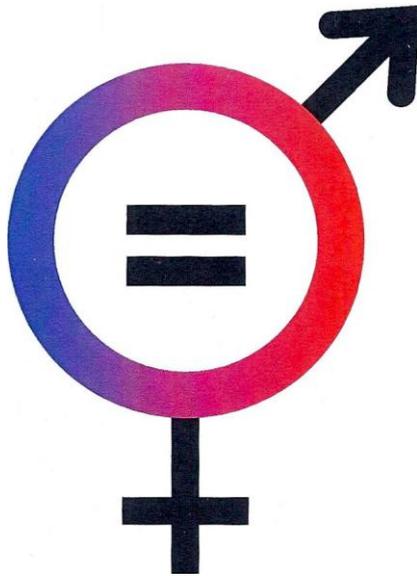
Simone de Beauvoir voulait dire que les femmes ne sont pas plus génétiquement programmées pour passer l'aspirateur ou faire la vaisselle que les hommes.

Ce qu'on a gagné depuis l'époque de Simone de Beauvoir, que ses parents essayaient d'empêcher de faire des études de philosophie, c'est que les femmes, si elles le souhaitent, peuvent aussi faire de la philosophie.

Simone de Beauvoir « mère spirituelle »

Pour:

- L'accès au travail pour les femmes
- L'émancipation de la femme
- L'égalité entre les hommes et les femmes



Contre:

- La soumission des femmes
- Le machisme
- L'infériorisation de la femme

Simone de Beauvoir promet l'accès au monde du travail pour les femmes, instaurera le contrôle des naissances. Le machisme doit disparaître, laissant place à la solidarité.

Simone de Beauvoir se battra contre la soumission des femmes dans la vie quotidienne, pour leur émancipation.

Simone de Beauvoir clame l'égalité homme/femme dans un foyer. Pionnière de l'existentialisme, de l'athéisme et du communisme, elle défend encore aujourd'hui, par son œuvre, les droits de la femme.

Hélène Boucher
1908-1934

Hélène Boucher est une aviatrice française née en 1908 à Paris. Issue d'une famille bourgeoise elle suit une éducation prestigieuse, notamment au lycée Montaigne et au collège Sévigné. Hélène Boucher est une adolescente qui ne veut pas se plier au conformisme de l'époque : elle refuse de passer son baccalauréat ; après la mort d'un ami lors d'un accident d'avion, la jeune adolescente trouve refuge sur les terrains d'aviation militaire pourtant interdits d'accès aux femmes. En 1930, âgée de 22 ans, Hélène Boucher passe son baptême d'aviation. La jeune aviatrice se découvre une véritable passion pour l'aviation et décide de prendre des cours de pilotage en mars 1931. Elle obtient en 1932 son brevet de pilote professionnel. L'aviatrice, en juillet 1932, participe au rallye aérien Caen – Deauville ; elle est alors victime d'un accident. Cependant sa passion est plus forte que sa raison : elle participe au Paris-Saigon en 1933, puis aux 12 heures d'Angers ; elle est la première femme à franchir l'arrivée ; elle gagne six records internationaux. Par son audace, Hélène Boucher conquiert le cœur des Français... Toujours éprise de défis, elle se lance dans l'acrobatie aérienne en 1933. Elle signe ensuite un contrat avec la marque Renault : Hélène Boucher bat alors des records automobiles défiant tous les principes machistes et conservateurs de l'époque. Son envie d'émancipation féminine ne s'arrête pas uniquement à sa passion du vol puisqu'en 1934, elle s'engage auprès d'autres aviatrices françaises dans le combat pour le vote des femmes. En novembre 1934 lors d'un simple vol, son avion s'écrase ; elle a 26 ans et a marqué l'histoire de l'aviation. Hélène Boucher sera récompensée de la légion d'honneur pour avoir donné sa vie à la cause qu'elle défendait, c'est-à-dire l'émancipation des femmes à travers sa passion pour l'aviation et l'automobile.



16 mai 2013, lycée Henri IV
Anne-Claire Richier

regards sur Simone Weil

1909–1943



L'étudiante douée (1924 – 1931) : lycée Victor Duruy, lycée Henri IV, école normale supérieure et agrégation de philosophie.

« Elle m'intriguait, à cause de sa réputation d'intelligence et de son accoutrement bizarre... » Simone de Beauvoir

Simone Weil révèle une intelligence brillante et restera très marquée par la pensée de son professeur, le philosophe Alain.

La pédagogue (1931 – 1934) : cours de philosophie dans des lycées de province.

Tout l'entourage de Simone Weil s'accorde à lui reconnaître un don de la pédagogie paradoxalement uni à une grande exigence intellectuelle. C'est dans cette intuition qu'en réside la clef :

« Ses dons pédagogiques étaient prodigieux : si elle surestimait volontiers les possibilités de culture de tous les hommes, elle savait se mettre au niveau de n'importe qui pour lui enseigner quoi que ce soit. » Gustave Thibon

L'intellectuelle : philosophe, journaliste et scientifique amatrice (1940 – 1943)

Simone Weil correspond avec un grand nombre de journaux pour lesquels elle observe l'actualité politique et sociale.

« On pense aujourd'hui à la révolution, non comme à une solution des problèmes posés par l'actualité, mais comme à un miracle dispensant de résoudre les problèmes. »

« Argent, machinisme, algèbre : les trois monstres de la civilisation actuelle. »

Simone Weil



Elle tient aussi des cahiers où elle recueille ses considérations de philosophe et ses recherches sur la Grèce antique ou les sciences physiques.

La militante : guerre civile espagnole et luttes sociales (1936)

Simone Weil s'illustre dans les grandes causes de son époque : pacifisme avant tout, mais aussi défense armée des Espagnols républicains et syndicalisation des ouvriers et enseignants.

« L'avenir ne nous apporte rien, ne nous donne rien ; c'est nous qui, pour le construire, devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. » Simone Weil

Simone Weil prend plusieurs fois l'initiative de partager la condition de ceux sur qui elle écrit. Lorsque sa santé ne lui permet plus de travailler, elle leur verse une partie de son salaire en ne gardant pour elle que l'équivalent de ce que touche un chômeur.



« La plénitude de l'amour du prochain, c'est simplement d'être capable de lui demander : quel est ton tourment ? » Simone Weil

L'observatrice lucide des maux de l'Europe (voyage en Allemagne 1932)

« La bourgeoisie allemande devra accorder [à Hitler] une part sans cesse croissante de pouvoir, et finalement, peut-être, le pouvoir total. »

« Il est inutile et déshonorant de fermer les yeux. Pour la première fois en moins de vingt ans, le prolétariat le mieux organisé, le plus puissant, le plus avancé du monde, celui d'Allemagne, a capitulé sans résistance. [...] La portée de cet effondrement dépasse de beaucoup la limite des frontières allemandes. » Simone Weil

La résistante (1940 – 1943)

En France, Simone Weil diffuse des journaux clandestins. Sa famille, d'origine juive, doit quitter Paris en 1940 puis la France en 1942. Simone Weil rejoint les Forces françaises libres avec le général de Gaulle à Londres.

« Les Cahiers du Sud devinrent, grâce à elle, un centre de diffusion. » Malou Blum

L'engagement sans compromission :

« La politique m'apparaît comme une sinistre rigolade. »

« Seul est éternel le devoir envers l'être humain comme tel. » Simone Weil

L'apôtre de la raison

Si l'action secourable est la meilleure manière d'être au monde, c'est aussi pour Simone Weil parce qu'elle doit être le prolongement de l'intelligence.

« [Aux yeux de Simone Weil], il n'y avait pas de plafond dans les intelligences humaines ou les intelligences enfantines. Ce qui était accessible à l'un l'était à tous. Il existait seulement des intelligences auxquelles on ne savait pas s'adresser pour leur ouvrir les portes de la connaissance. » Jean Duperray

« Il n'y a qu'une seule et même raison pour tous les hommes ; ils ne deviennent étrangers et impénétrables les uns aux autres que lorsqu'ils s'en écartent. »

Simone Weil

« Elle n'a rien cherché à conquérir. Mais dès l'instant de ce renoncement, la voilà qui persuade. C'est ainsi, je suppose, que la vraie grandeur, sur laquelle Simone Weil a dit tant de choses profondes, s'obtient. Grande par un pouvoir honnête, grande sans désespoir, telle est la vertu de cet écrivain. C'est ainsi qu'elle est encore solitaire. Mais il s'agit cette fois de la solitude des précurseurs, chargée d'espoir. »

Albert Camus

Nafissa Sid Cara

1910-2002

✧ REPERES BIOGRAPHIQUES

Nafissa Sid Cara est née le 18 avril 1910 à El Eulma - ancienne Saint-Arnaud - en Algérie, près de l'actuelle ville de Sétif. Ses parents étaient instituteurs. Elle est issue du côté maternel de la noblesse turque et du côté paternel de l'Emir Abd-El-Kader (figure de la modernisation et de la rébellion algérienne dès la colonisation en 1830). Elle explique que ses grands-parents admiraient la modernisation (en symbiose avec les valeurs françaises) que l'Emir Abd-El-Kader avait entreprise. Elle est ainsi élevée dans une famille musulmane où la culture française est très présente. Elle rapporte «*Un matin, mon grand-père me prit dans ses bras, m'enveloppa des deux pans de son burnous blanc (tenue traditionnelle algérienne) et me déposa dans la cour de l'école*».



Cet événement fondateur marque l'entrée de la jeune Nafissa dans l'école de la République française, l'Algérie étant encore un territoire français. A cette époque, rares étaient les jeunes filles musulmanes qui intégraient ces écoles. En effet, sur 36 678 élèves dits «indigènes», on comptait seulement 3331 filles.

Par la suite, Nafissa intègre l'Ecole Normale d'Instituteurs de Constantine et devient professeur de français à Alger.

En 1958, Nafissa Sid Cara est élue députée d'Alger. Elle veut représenter «la reconnaissance et la dignité de la femme musulmane». Elle illustre l'intégration des musulmans d'Algérie au sein de la République.

Le 8 janvier 1959, elle est nommée secrétaire d'Etat auprès de Michel Debré, Premier Ministre sous le mandat du Général de Gaulle. Michel Debré rapporte dans ses *Mémoires* : «*Elle sera le symbole d'une transformation et d'une promotion que nous souhaitons pour la société algérienne*».

Elle devient ainsi la première femme à intégrer un gouvernement de la V^e République.

✧ ACTIONS

Le 17 septembre 1959, est appliqué le décret de l'Ordonnance du 4 février 1959 préparée par Nafissa Sid Cara. **Elle vise à l'équilibre de la société musulmane d'Algérie et en particulier du mariage.** L'Ordonnance stipule que «*le mariage se forme par le consentement des deux époux*», certaines limites d'âge doivent être respectées et des conditions sur la dissolution du mariage sont décidées.

Nafissa Sid Cara sera également très investie dans l'application du Plan de Constantine de 1959, visant à la valorisation de l'ensemble des ressources de l'Algérie, à la promotion sociale des populations musulmanes et à la scolarisation de tous les enfants. Pour Nafissa Sid Cara, le retour à la paix en Algérie, en cette période de rébellion en vue de l'Indépendance, supposait une grande prise en compte des besoins économiques et sociaux des populations locales.

Lors de la guerre d'Algérie, elle choisit de rester fidèle à la France sans pour autant rejoindre des organisations extrémistes partisans de l'Algérie française.

Elle est inspectrice générale des affaires sociales jusqu'en 1975 et devient membre en 1979, de la Commission nationale chargée de l'étude des problèmes des Français musulmans.

Elle obtient la Légion d'Honneur le 30 novembre 1994.

✧ POURQUOI POURRAIT-ELLE ENTRER AU PANTHEON ?

Pour ses actions en faveur de l'égalité entre l'Homme et la Femme mais également pour celles de revalorisation des populations locales afin de favoriser la compréhension entre la France et l'Algérie.

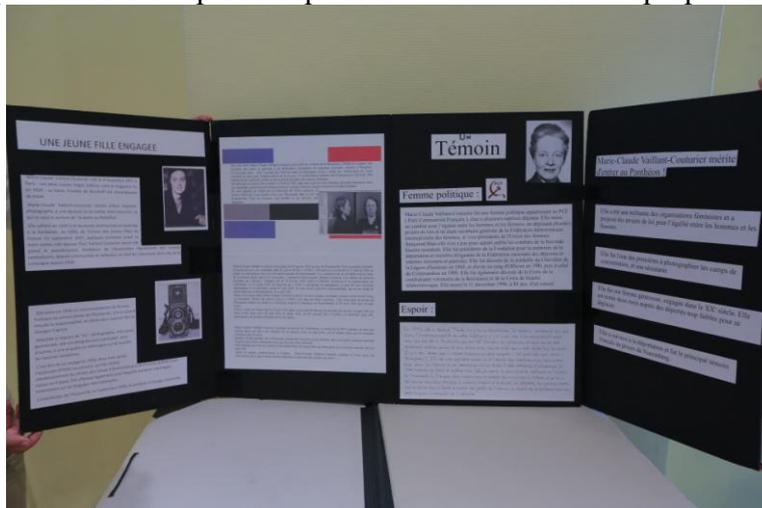
Selon Marat, nous retiendrons ces critères qui pourraient lui correspondre : «Le législateur qui donne de bonnes lois à la nation», «l'orateur qui épouse avec zèle la défense des opprimés».

Marie-Claude Vaillant-Couturier

- 3 novembre 1912, Paris – 11 décembre 1996, Paris
- Reporter-photographe
- Résistante, déportée à Auschwitz
- Témoin de l'accusation lors du procès de Nuremberg



C'est sous forme d'un triptyque que les élèves ont présenté Marie-Claude Vaillant Couturier. Leurs professeurs ont précisé qu'ils ont travaillé seuls la plupart du temps.



Avec une note d'humour sur toutes les raisons qui faisaient que Marie-Claude Vaillant Couturier n'étaient pas au Panthéon, ils ont d'autant mieux argumenté sur celles qui rendaient possibles et nécessaires un hommage appuyé à son action.

Collège Guillaume Budé, Paris, 19ème : Alice Marceau - Héloïse Boursier - François Jiang

**Élèves de L1 PSL , atelier des arts dramatiques sous la conduite
de M. Matila Malliarakis.**



Judith Angliviél, Corentin Bernou, Pauline Carry, Romane Demory, Jelena Djordjevic, Laëtitia Gobaly, Salomé Haas, Laure Joanny, Pablo Le Henaff, Ophélie Legoux, Claire Lejeune, Navvly M'Tima, Natacha Nowak, Mikaël Quesseveur, Chloé Roffay, Natacha Rollinde.



Textes mis en voix :
Le Mariage de Figaro, Pierre Augustin Caron de Beaumarchais
- Orlando, Virginia Woolf
- La Femme juive, Bertolt Brecht
Les Belles Lettres, Charlotte Delbo
- La douleur, Marguerite Duras
A celles qu'on oublie, Claire Lejeune



Marie-Claude Vaillant-Couturier



- 3 novembre 1912, Paris – 11 décembre 1996, Paris
- Reporter-photographe
- Résistante, déportée à Auschwitz
- Témoin de l'accusation lors du procès de Nuremberg

Lucie Aubrac

Lucie Samuel dite Aubrac.

Née en 1912 à Paris. Morte à Issy-les-Moulineaux en 2007.



Cette femme s'est battue toute sa vie pour la liberté et le pacifisme en dépit du danger et des autres. Elle se forgea, au fil de ses rencontres de jeunesse, un esprit libre et sensible aux dangers du fascisme et du nazisme.

Durant la Seconde Guerre Mondiale, elle montra tout le courage possible pour se battre dans la Résistance sous le nom d'Aubrac au côté de son mari pour la liberté contre les nazis qui occupaient la France. Elle mit tout en œuvre pour libérer d'autres résistants faits prisonniers par la Gestapo. Cette intellectuelle se trouvait au cœur de la Résistance du Sud. Après avoir fait libérer de nombreux résistants dont son mari en octobre 1943, elle entre dans la clandestinité et se rend à Londres précédée par sa légende.

Profondément pacifiste, elle œuvra après la guerre pour la paix internationale et fut très active dans les diverses manifestations qui eurent lieu. Très humble, elle met peu son rôle en avant dans les différents livres qu'elle publie à la suite d'accusations. Elle a beaucoup œuvré pour transmettre à ceux qui n'avaient pas vécu l'Occupation ses souvenirs et ses idées. Elle s'est tant dépensée pour les autres qu'on ne peut que reconnaître son courage.

Lycée Henri IV, le 16 mai 2013.

Enola Colorado, Solène Auzimour, Elise Fournel.



Gerty Archimède :

Née en 1909 à Morne à L'eau (Guadeloupe)

Décédée en 1980

Gerty ARCHIMEDE (1909-1980) est la première femme antillaise à avoir été avocate, maire, député et conseiller général.

Elle se bat pour que la législation appliquée en France Métropolitaine le soit également aux Antilles, ainsi que pour les conditions de vie des plus démunis en Métropole et en Guadeloupe.

De 1967 à 1970, elle est bâtonnière de l'ordre de la Guadeloupe.

Ses combats en tant qu'avocate : défendre les petits clients, les travailleurs licenciés ou humiliés.

Militante féministe, elle milite activement au sein de l'« Union des femmes guadeloupéennes », dont elle est la fondatrice, pour l'obtention de la sécurité sociale et du droit à la retraite pour les femmes de Guadeloupe. Elle incite la plupart des femmes à participer à la vie politique. En 1969, Gerty Archimède accueille et héberge

clandestinement Angéla Davis, la militante noire des droits civiques aux USA.

Attirée par le parti communiste durant la guerre, en 1948, elle y adhère. A ce titre, elle représente ce parti et la Guadeloupe à travers de nombreuses conférences dans le monde. En 1945, elle devient la première femme députée des Antilles. Conseiller général de 1945 à 1969, elle fut également maire de Basse-Terre, chef-lieu, de la Guadeloupe de 1953 à 1956.

Elle a été un modèle politique pour de nombreuses femmes guadeloupéennes.

On retiendra que cette femme voulait donc être la première, non pour satisfaire un quelconque égoïsme, mais pour donner l'exemple et aider ses sœurs Guadeloupéennes et Antillaises à se libérer. A juste titre, elle est considérée comme la pionnière de l'émancipation féminine en Guadeloupe.

Les élèves du Lycée Jardin d'Essai :

Bernard Camille - Grellier Margaux - Kastler Naomi - Sommera Yannis - Sitcharn Mathys - Eurphasie Stanl - Baltyde Diane - GUAYROSO Fiona - Desfontaines Naomi - Gueye Aurélie - Luissint Candice - Bordey Océane - Gerard Samy - Edouard Mattieu - Charpentier Joan

Une femme au Panthéon

par les élèves du lycée Lavoisier

« Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question. »

O. de G.



Simone de Beauvoir ?

Olympe
de Gouges ?

George
Sand ?

Louise
Labé ?

Louise Michel ?